

# Ciné

# Critique

À Amiens,  
50 ans de cinéma,  
40 ans de festival,  
20 ans de ciné St-Leu

---

**4**  
**LES 400 COUPS**  
CINÉ CRITIQUE

**8**  
**L'AVVENTURA**  
L'ORIGINE D'UNE PASSION

**14**  
**IL ÉTAIT UNE FOIS...  
À AMIENS**  
TÉMOIGNAGES

**16**  
**LES LUMIÈRES  
DE LA VILLE**  
ALLER AU CINÉMA À AMIENS

**23**  
**FENÊTRE SUR COUR**  
CINÉ-CLUBS À AMIENS

**26**  
**LA MAISON  
DE LA CULTURE**

**28**  
**L'HOMME  
À LA CAMÉRA**  
TOURNER DES FILMS À AMIENS



DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Sylviane Fessier Marcos

RESPONSABLE DE LA RÉDACTION

Alexandre Levaray

COORDINATION DU PROJET

Jean-Pierre Marcos

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Farida Lahsen

PRODUCTION

Association des journées  
cinématographiques d'Amiens

RÉDACTION

Jean-Pierre Garcia, Jean-Pierre Bergeon,  
Pascal Pouillot, Jean-Pierre Marcos,  
Sylviane Fessier Marcos, Anne Marie Poucet,  
Alain Letrain, Jean-Marie Lhôte, Jean-Pierre  
Cordier, Alexandre Levaray, Philippe Barrier,  
Clement Lafite

PHOTOGRAPHIES

Gilles Denoyelles, Michel Bridoux, Véronique  
Lesperat-Héquet, Jean-Pierre Marcos, Gérard  
Payen, Yves Faure

MAQUETTE ET MISE EN PAGE

Wilhem Arnoldy, WAG&W

IMPRESSION

Imprimerie Leclerc, Abbeville (80)

# Ciné Critique

ÉDITORIAL / AMIENS, VILLE DE CINÉMA

---

– La crise sanitaire nous a plongés dans une situation inédite quant à la possibilité de fêter le 40e anniversaire du Festival International du Film d'Amiens et les 20 ans du ciné St-leu. L'espoir est revenu le 22 juin avec l'ouverture des cinémas et des salles de spectacles. Pour cet anniversaire, nous avons prévu de publier ce journal Spécial Ciné Critique avec quatre numéros qui devaient sortir en mars, en juin, en septembre puis en novembre pour l'ouverture du festival 2020. Mais les circonstances nous ont obligés à rebattre les cartes et proposer un anniversaire du festival à cheval sur deux années.

Nous l'affirmons plus que jamais, Amiens est aujourd'hui une ville de cinéma : festival international parmi les plus importants du pays, trois salles de cinémas qui se complètent dans leur programmation, faculté d'études cinématographiques, tournages récurrents... La liste est longue. Et pourtant, tout était à faire alors, quand, entre les années 60 et les années 80, des cinéphiles passionnés ont créé ce qui semble pour certains être là depuis toujours.

C'est d'abord un alignement entre les planètes culturelles (dans la ville comme partout en France). D'une Maison de la Culture toute neuve faisant la part belle au septième art, à une cinéphilie qui prend des formes de plus en plus variées jusqu'aux salles et aux ciné-clubs qui se développent et partagent les films les plus différents, les plus rares et les plus engagés parfois. Un engagement qui sera le carburant de toute une génération décidée à montrer que le film est une fenêtre ouverte sur le monde et qui pensa qu'un festival serait sans doute le meilleur endroit pour en multiplier les occasions.

C'est cette histoire que ces numéros spéciaux de Ciné Critique veulent partager. Celle des anecdotes et des passions qui s'entrelacent pour ne plus former qu'une grande histoire du cinéma dans notre ville. Celle des festivaliers, des programmeurs, des cinéastes, des animateurs de ciné-clubs, des femmes et des hommes de l'ombre et de ceux de la scène, celle du public aussi et de toutes ces personnes qui ont d'une façon ou d'une autre croisé le cinéma un petit peu plus longtemps que le temps d'une séance.

Ce premier numéro remonte le temps pour couvrir les années soixante-dix jusqu'au début des années quatre-vingt (et même avant !). Un fourmillement culturel traverse la ville alors que le premier numéro de Ciné Critique, créé par les futurs fondateurs du festival, voit le jour en février 72.

Vous l'aurez compris, c'est de ce petit magazine chargé d'histoire que nous reprenons le nom quelques décennies plus tard. Car passionnés de cinéma d'hier et d'aujourd'hui, nous le sommes et nous le serons encore demain. Et c'est aussi pour cela que nous passons un appel à votre contribution pour que le troisième et le quatrième de numéro soient aussi composés de vos témoignages et de vos anecdotes en tant que spectateur, soit au festival, soit au Régent soit au Ciné St-Leu ou au cinéma Orson Welles pour parler d'un film, d'un événement, d'une rencontre, d'une émotion singulière, comme de votre manière d'aimer le cinéma.

*Alexandre Levaray et Jean-Pierre Marcos.*

# Les 40 coups

*Quand des gamins fou  
de cinéma convergent  
vers Amiens et finir  
par se rencontrer, ça c  
des étincelles*





• Jean-Pierre Bergeon avec René Vautier

## À L'ORIGINE

/ PAR JEAN-PIERRE BERGEON

Marseille, 1956, c'est l'été. Short, chemisette et coupe en brosse, je m'accroche à la main de ma mère qui a décidé de m'emmener au cinéma. Et pas n'importe où... sur la Canebière! Celle qui fait le tour de la terre... Je ne m'en doutais pas encore, mais d'une certaine façon j'allais commencer ce jour-là un tour du monde en images et sensations... Il y a des premières fois qui vous changent une vie. « Tu vas voir, toi qui aimes la mer, ça devrait te plaire ». À l'époque les images qui bougent c'était plutôt rare dans mon environnement. La télé était balbutiante et de toute façon personne de ma connaissance n'en possédait. Ce fut donc un choc émotionnel pour moi, comme les ricochets qui font des « ronds dans l'eau ». Ma plongée dans ce nouvel univers fut double, démultipliée à l'infini.

*Le Monde du silence* (1956), ce premier film donc, résonne encore en moi. Alors que la Méditerranée m'accueillait presque tous les jours je découvrais, dans le noir de la salle, ce qu'elle cachait. Des mondes fascinants, merveilleux, inquiétants, effrayants mêmes s'offraient à moi. Bouche bée, yeux écarquillés, ballotté par d'infinies sensations, en communion avec une salle pleine, toute

autant captivée que moi. Je découvrais aussi ce désir et cette volonté de partager. L'envie, en sortant du cinéma, de dire à tous ceux que je croisais « je n'ai pas de mots pour vous faire ressentir ce que je viens de vivre, mais croyez-moi, il faut y aller ». Naissance d'une vocation ce jour-là. Et que le film

ait obtenu une Palme d'or à Cannes (que j'allais beaucoup fréquenter plus tard, mais dont j'ignorais tout à cette époque-là) me semblait une récompense maritime bien méritée!

Quant au Commandant Cousteau, il s'était fait épauler par un certain Louis Malle, celui du futur *Ascenseur pour l'échafaud* (1958) et début d'une très belle carrière (60 ans plus tard, en 2016, le Festival allait lui rendre hommage). À bien y regarder, pour une première fois, beaucoup de graines étaient semées et mon avenir en train de germer.

À partir de là toutes les occasions qui se présentaient de voir un film devenaient prioritaires (dans les salles de café où s'installait un cinéma itinérant, les séances de patronage ou les sorties d'école) tout était bon. Bientôt les « films du samedi soir » devinrent mon nécessaire rendez-vous (comme les « mardi cinéma » d'Eddy Mitchell calquées sur ces séances-là). À la manière de Boris Vian chantant *Le cinématographe, cowboys et Indiens* me faisaient vibrer, et déjà je connaissais mieux Gary Cooper que mes voisins de palier.

Dans les dix années qui suivirent je migras beaucoup, ballotté de villes en villes par les aléas familiaux (Paris, Lyon, Tours...) et les salles de cinéma devinrent de véritables points d'ancrage. C'étaient les premiers lieux que je repérais dans une ville. Ils me promettaient rêve, évasion. Je m'y sentais bien

(à la manière du jeune Antoine Doinel dans *Les 400 coups* de François Truffaut, 1959). Aujourd'hui encore je me rappelle dans quelle salle j'ai découvert tel film. Sans parler des ciné-clubs (formidables lieux de partage et d'apprentissage) qui arrivèrent avec les années lycées. C'est d'ailleurs à celui de la Cité scolaire d'Amiens pendant ma terminale que je me suis essayé à l'animation/débat et que je passais mon brevet de projectionniste 16mm. Amiens, on y était arrivé peu avant la rentrée scolaire 1967. Le choc avait été rude côté salles de cinéma. On pouvait les compter sur une seule main. La ville ne semblait pas encore remise des années de guerre. Nombre de baraquements étaient encore dressés sur

**[...] je connaissais mieux Gary Cooper que mes voisins de palier**

les boulevards (du Port, Faidherbe...). Après Tours j'avais une grosse impression de régression. La première salle de cinéma que je repé-

rais (proche de la gare) ce fut « Le Régent ». Des années plus tard on allait créer là nos premières séances « art et essai », annonciatrices de la reprise en gérance au début des années 1980 de la salle elle-même par les Journées Cinématographiques d'Amiens (JCA).

N'empêche que mes premiers pas amiénois m'avaient amené là... Le hall était bourré à craquer. Faut dire que l'année précédente le tsunami *Un homme et une femme* (1966) avait déferlé sur la France et le monde. Le tourbillon musical des images de Claude Lelouch m'avait emporté comme tant d'autres dans un maelstrom d'émotions. Je l'avais vu 5 fois en 15 jours l'année précédente à Tours. Autant dire mon soulagement quand, pressé contre la minuscule caisse vitrée du Régent, j'achetais un des derniers tickets. Descendant l'allée de cette salle en pente je parvins à dénicher une place au troisième rang.

C'était encore l'entracte (interminable à cette époque-là surtout quand il y avait du monde : bonbons, esquimaux obligent... la vente était dans la salle). Mais bientôt le noir se fit, le silence aussi. Le film pouvait commencer. C'était Vivre pour vivre. Tout un programme à venir pour moi! •



• Jean Pierre Marcós et Jean Pierre Garcia

## NOTRE HISTOIRE

/ PAR JEAN-PIERRE MARCÓS

Quand j'arrive à Amiens j'ai 19 ans. Je viens de Beautor, dans l'Aisne, cité de l'arsenal. Mes références culturelles ? Un peu les livres et beaucoup le cinéma. Le cinéma va couvrir mon être tout au long de ma vie par hasard et par envie. Mon grand-père qui travaillait comme contremaître aux Acieries et Laminiers de Beautor fut Maire et eut la bonne idée de faire construire au début des années cinquante une salle de cinéma à Beautor.

Sur la zone géographique du secteur la Fère-Tergnier, il y avait en plus de cette salle quatre autres cinémas. Une à La Fère dans une ville de garnison, très commerçante et bourgeoise avec un théâtre à l'italienne qu'un maire a fait disparaître dans les années soixante-dix au moment où l'on détruisait aussi les cirques (Medrano à Paris et le cirque de Rouen). J'ai toujours eu horreur des destructions de lieux culturels. Une autre à Fargniers, ville reconstruite après les deux guerres par des mécènes américains les Carnegie qui en plus d'une belle école ont construit un cinéma qui est aujourd'hui le Musée de la résistance et de la déportation.

Les deux dernières étaient à Tergnier, le Casino et le Vox dans la ville des cheminots et des caves à musique, sans aucun doute la plus culturelle des quatre et elle l'est encore aujourd'hui ; Le Casino fonctionne toujours, j'y ai fait une présentation en 2016 du film Chocolat sur l'histoire du clown Rafael Padilla. Tergnier c'est aussi la ville où est né notre journaliste/écrivain bien aimé des Dessous chics, Philippe Lacoche.

Au total cinq écrans pour un bassin de population de vingt-cinq mille habitants dans un territoire, ni vraiment urbain, ni vraiment campagnard, une espèce de succédané de banlieue. L'ensemble est composé de plusieurs cités ouvrières, une cité des cheminots

et une cité des travailleurs EDF. En matière de cinéma, la curiosité des plus demandeurs pouvait être satisfaite. Je me souviens être allé régulièrement dans chacune de ces salles et d'avoir vu, par exemple, à La Fère *les Misérables* avec Jean Gabin, *la Ruée vers l'or* de Chaplin à Beautor, *le Pont de la Rivière Kwai* à Fargniers et *la Vérité* de Clouzot à Tergnier. Cette prégnance du cinéma depuis mes dix ans sera encouragée vers dix-sept ans par la passion que développait un groupe d'élèves de terminale du lycée de la Fère.

Avec eux, j'ai circulé dans tous les cinémas du département de l'Aisne. On y voyait des films d'auteur comme à Laon les *Gauloises Bleues* de Michel Cournot, un critique de cinéma pote de Jean-Luc Godard. La projection avait lieu dans une salle proche de la cathédrale, animée par Raymond Lefebvre professeur à l'école normale, critique de cinéma de la revue *Cinéma*, créateur dans les années quatre-vingt du Festival jeune public de Laon, avec un autre passionné de cinéma Raymond Défossé.

En 1971 on voit le film *Les Diables* de Ken Russell dans la petite salle porno qui était derrière la mairie de Saint-Quentin. Le responsable de la salle, un vrai cinéophile était passé à ce genre cinématographique pour sauver économiquement sa salle, enfin le pensait-il. Pour se faire plaisir, il obtenait des films d'auteur un peu sulfureux comme celui de Ken Russell. Plusieurs scènes du film avaient été censurées dès sa sortie.

Pas assez bon élève pour suivre un cursus classique, je dois partir au lycée de Chauny, section professionnelle. Je fais la connaissance d'une formidable surveillante passionnée de cinéma ; elle va au volant de sa 2CV pendant l'année 1969 compléter ma culture cinématographique. Là, je vois entre autres Z de Costa Gavras, *Il était Une Fois dans l'Ouest* de Sergio Leone, *Théorème* de Pasolini.

J'arrivais donc à Amiens avec ce bagage d'une cinéphilie grandissante, bien installée en moi. Après avoir passé un BEP administratif... et sur les conseils de mes amis du lycée de la Fère qui me poussent à préparer une capacité en droit, je débarque en septembre 1970. C'est à ce moment-là que je rencontre Jean-Pierre Garcia devant la Fac de droit qui est installée à Dewailly. Je me souviens du nom du président de l'Université d'alors, Dominique Taddei, qui avait la classe de l'intellectuel de gauche avec sa belle moustache et sa Jaguar type E.

Jean-Pierre Garcia préparait une licence de droit, et de suite on est entré en sympathie

quasi familiale. Avec son look de bohème révolutionnaire digne des barbudos de Castro, fils de parents ouvriers espagnols venus d'Algérie en 1962, son talent à discuter de tout, de la politique, de la vie, des femmes et surtout sa passion du cinéma, tout cela collait parfaitement avec moi, fils d'un ouvrier espagnol ancien résistant et mon look de bolchevik tendance guevariste passionné par les discussions la vie, les femmes, le sport et le cinéma. Il me prend sous sa coupe, me fait rapidement rencontrer, au resto'U de la Veillère, Jean-Pierre Bergeon qui sera en 1972 le créateur de la revue *Ciné Critique*. Le resto'U de la Veillère c'était le chaudron encore bouillonnant de la révolution de mai 1968. Les mouve-

la rue Fernel avec les autres mouvements étudiants de droite qui étaient positionnés sur le Resto'U de la Hôtoie. Le Mrap, que Jean-Pierre Garcia avait mis en place, en même temps que son action à *Ciné Critique* était souvent présent et permettait de réunir tout le monde contre le racisme et l'antisémitisme pour soutenir la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud et demander la libération de Nelson Mandela.

C'est dans ce contexte que j'ai commencé à m'engager pour *Ciné Critique* pour le Mrap et aussi avec les Jeunesses communistes, à la sauce italienne de Berlinguer.

Pendant ces années-là j'ai eu une vraie passion



• Cinema de Beautor en 1957

ments étudiants «révolutionnaires» y étaient présents dans la cafétéria où sur le parvis extérieur : l'UEC, la Ligue communiste révolutionnaire, les Maoïstes situationnistes et aussi des mouvements comme le Secours rouge, la JOC, Le MLF, l'UNEF, le GLH...

Le local de l'UNEF où nous sommes allés quelques fois pour les AG se trouvait rue des Majots. Dans ce lieu, aujourd'hui on trouve la Maison du Théâtre. Les mots d'ordre ou slogans de l'époque comme Peace and Love, US Go Home, Solidarité avec le Vietnam, Le pouvoir au peuple... sont toujours inscrits derrière les murs du théâtre. Une mémoire préservée. Un jour, peut-être, réapparaîtront-ils ?

Tout ce petit monde était prêt à en découdre et parfois de belles bastons avaient lieu dans

pour la bande de *Ciné Critique*. D'abord par l'amitié et la fraternité qui y régnait et l'aventure culturelle que la réalisation de ce journal impliquait.

Le point de rencontre entre toutes les sensibilités qui œuvraient à ce journal c'était le « boss » Jean-Pierre Bergeon. Il laissait s'exprimer toutes les opinions sur tel ou tel film ; son respect pour chaque membre de l'équipe était apprécié. Il avait une culture cinématographique hors norme une mémoire fantastique (il sera à la télévision le « Monsieur Cinéma » pendant plusieurs semaines dans l'émission de Pierre Tchernia). Son esprit à la Jean Daniel pour diriger l'équipe était apprécié, au même titre que son élégance de pensée très Camusienne. Il avait cette force discrète pour nous insuffler à tous et toutes au-delà de nos postures idéologiques, esprit

critique, attention, réflexion, lucidité, pour ne pas tomber dans le piège d'une radicalité idéologique stérile dans la critique des films. Car au-delà de ceux qui écrivaient des critiques, les réunions permettaient de débattre tous ensemble des films. C'était le « Club Ciné Critique » avec des discussions passionnées jusqu'à pas d'heure. Jean-Pierre Bergeon ne demandait jamais rien à personne, pour lui chacun devait s'investir, s'il fallait terminer un numéro en cours, il le faisait seul avec passion, de l'écriture à la dactylographie et à la mise en page, un vrai rédacteur en chef. Cette générosité, avec Francine qu'on appelait affectueusement Minus, il nous la faisait partager dans cette maison, rue du docteur Lenoël.

Il y avait aussi Hervé Penin qui était lui aussi un personnage genre secrétaire de rédaction à la lecture, implacable et au talent immense de journaliste. Il sera après Ciné Critique à la création d'un mensuel, L'Essentiel, dans lequel entre autres et avec le courage qu'il montrait contre les injustices, il va dénoncer les avortements clandestins en Angleterre de quelques jeunes amiénoises. Dans cette maison du docteur Lenoël, vivaient aussi Laurence Mercier, Jean-Pierre et Marie Frédérique Garcia, puis Michel Luciani et Isabelle Madaule.

Nous étions accueillis toutes les semaines dans cette maison pour discuter du journal et préparer les futurs numéros. Nous vivions des grands moments joyeux et plein de tendresse. Les deux derniers étages étaient des lieux de vie et de travail. C'est là que j'ai découvert le bruit des machines à écrire avec les stencils comme dans un journal. Il y avait une ambiance de défricheurs, proche d'une clandestinité qui donnait à tout cela un parfum de liberté et de conquête.

Personne ne nous avait demandé de faire ce journal. C'était une envie citoyenne partagée sans autre but que de bouger les lignes culturelles de cette ville blessée par deux guerres qui commençait tout juste à se réveiller culturellement surtout grâce à la Maison de la Culture ouverte en mars 1966.

Cette fraternité a permis de réunir pendant plus de dix ans autour du cinéma, des gens aussi différents que Joëlle Robert, Philippe Barrier, Pascal Pouillot, Marc Esposito François Gsell, Odile Daleggio, Patrick Lenain, Isabelle Vidal, Yves Malpièce François Grandsir, Denis Dormoy, Anne-Marie Mangin, Jean-Luc Vandenberg, Patrick Renaux, Lily Zarnesky, Gilles Laprévotte, Odile Pinsson, Michel Luciani, Bernard St-Léger, Dominique Guérard, Dominique Lardenoy, Coco Daleggio, Pierre-G Bréant...

La création et la sortie du journal qui était une belle performance, n'était pas la seule préoccupation du groupe. Jean-Pierre Bergeon et Jean-Pierre Garcia considéraient que faire des critiques de films ne suffisait pas, ils avaient initié et développé la notion de ciné-club avec les salles privées de la ville comme Le Pax, Le Régent Le Picardy et parfois la MCA, l'amphi 600 et la salle Dewailly.

D'autres associations comme Ciné Luttes et le Ciné-Club du GLH le faisaient aussi salle Dewailly. Pour ce qui me concerne en 1973, dès mon retour du service militaire je retrouve toute l'équipe avec bonheur et j'assume les tâches de tirage et de distribution du journal. Le Safran (ex-CSC Guynemer) sera notre base de production grâce au matériel Gestetner et Offset que l'association du CSC venait d'acquérir. Assemblage à la main et agrafeuse manuelle pour relier l'ensemble des 400 numéros un vrai challenge pour être au resto'U de La Veillère, de La Hôtoie, du campus le mercredi midi. Notre collaboration avec le CSC Guynemer nous a permis d'organiser quelques projections dans le théâtre Gérard Philipe, comme cette rétrospective des films des Beatles et leur célèbre Yellow Submarine. L'Université, grâce à la complicité de Max Arniaud (qui avait créé en 1957 à Amiens un festival du film) et à l'engagement de Régis Richard et Gérard Forestier, techniciens, nous ouvre l'imprimerie de l'UPJV et ils assurent le tirage du journal sur imprimante offset avec agrafage automatique.

En 1973, après le coup d'état au Chili je propose d'organiser une semaine de cinéma sur le Chili avec un numéro spécial de Ciné Critique et des projections salle Dewailly des films de Miguel Littin, Patricio Guzman, Raoul Ruiz. Ensuite les rencontres culturelles organisés par Denise Barral Baron avec l'ACLEA sur la Hongrie autour de la teinture en bleu et la Waide nous donnent l'occasion de faire deux belles rétrospectives du Cinéma Hongrois dont un hommage à une des premières grandes réalisatrices européennes Marta Meszaros, avec un numéro spécial de Ciné Critique.

Toute cette énergie développée autour de ces semaines de cinéma fait naître au sein de l'équipe le besoin de créer un festival de cinéma. Jean-Pierre Garcia, qui est alors membre du bureau national du Mrap, me confie que le président du MRAP, serait très intéressé pour soutenir auprès de la ville la création d'un festival national de cinéma contre le racisme, l'antisémitisme et pour l'amitié entre les peuples. Il faut dire qu'à ce moment-là, en 1977 Amiens résonne encore de la « rumeur d'Amiens » de 1973 sur les prétendus enlèvements dans les boutiques des commerçants juifs, de jeunes filles pour les réseaux de prostitution comme cela s'est passé pour la rumeur d'Orléans. Un film de 52 mn sera tourné à Amiens sur ce sujet par le réalisateur de

télévision Marcel Trillat avec la participation de membres de l'équipe de Ciné Critique comme Jean-Pierre Garcia et François Gsell, Laurence Mercier, Odile Daleggio, Pascal Pouillot. J'organise la rencontre entre Albert Lévy, René Lamps et Daniel Lemaire adjoint à la culture. Le principe est acté, il reste à mettre en œuvre ce festival. Il faut d'abord comme nous l'indique l'ami Pascal Pouillot, créer une Association qui sera porteuse du Festival. Car Ciné Critique n'est pas une association, elle est une émanation, un prolongement sans statut de l'ACLEA, l'association culturelle des étudiants d'Amiens présidée par Francis Lec, quand il était étudiant en droit. On hésite sur le nom de l'Association et du Festival du film d'Amiens ; on va choisir de déposer les statuts de l'association sous l'intitulé « Association des Journées cinématographiques d'Amiens contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples » et nommer le festival du même nom. Un vrai titre digne du réalisme socialiste. Ce n'est qu'en 1987 après un passage par le « Festival des différences », qu'il va porter le nom de « Festival international du film d'Amiens » Celui si doit s'imposer légitimement et sans complexe.

Sur un avis circonstancié de l'ami Pascal, on arrête d'aller dans les ambassades pour trouver des films, pas de découverte et surtout contrôle du politique. Il s'agit maintenant de parcourir le monde pour découvrir des nouveaux auteurs, il faut aller au festival de Carthage, au Fespaco de Ouagadougou entre autres. Le cinéma des rues d'Amiens allait rejoindre les cinémas d'Alger, de Tunis, de Rabat, Ouagadougou, Mexico, Tucson, Los Angeles, Berlin, Londres, Rome, Montréal, Istanbul, Tokyo, Hanoï... Jean-Pierre Garcia qui travaille encore au service des impôts comme inspecteur ne peut pas assurer

la direction du festival il propose, Mohamed Alkama pour l'édition 1979 et Catherine Arnaud pour l'édition 1980.

Les premières Journées Cinématographiques d'Amiens sont organisées en 1979 au CSC Guynemer dans le Théâtre Gérard Philipe avec le soutien de Francine Delaunay présidente de l'association qui gère le lieu et le cinéma Le Pax en complicité avec l'exploitant Monsieur Bosse. Bernard Roux, alors directeur du courrier Picard, nous soutient comme par la suite, beaucoup des jeunes journalistes, tels que Patrick Duval, Christophe Schwal, Sylvestre Naour, Georges Charrière, Francis Lachat, Jean-Louis Bétant, Christophe Verckest Carole Gervais, Jean-Louis Crimon...

## Le resto'U, c'était le chaudron encore bouillant de la révolution de mai 1968

Alice Petit qui est directrice de Radio France Picardie implique la radio dans le festival, elle fera de Jean-Pierre Bergeon son chroniqueur cinéma, les

journalistes Philippe Dessaint et Claude Mas de France 3 assurent une belle couverture du Festival (voir en encadré la liste des documents INA de FR3).

Le deuxième festival aura lieu en 1980 avec l'appui à la Maison de la culture, de Georges Mathieu et de son nouveau directeur Jean-Marie Lhôte. Ils nous encouragent tous les deux, à faire un festival tous les ans et ne pas rester sur une biennale. Jean-Pierre Garcia démissionne de la fonction publique et de son poste d'inspecteur des impôts pour prendre la direction artistique du Festival. Il rejoint, rue de Noyon, Farida Lahsen qui assure le secrétariat général de l'association et Sylviane Fessier, secrétaire du Mrap local qui a rejoint l'équipe en 1977, devenue directrice du Régent, responsable entre autres de la venue des films pour le festival.

Toute l'équipe de Ciné Critique est partie prenante de ce projet et d'autres amis(es) vont nous rejoindre. De Ciné Critique au festival, c'est une grande histoire de conviction et de fidélité une implication citoyenne qui a résisté au temps et aux aléas de la vie et qui se poursuit encore en 2020. Une grande amitié continue d'exister après quarante ans entre la plupart des personnes impliquées dès l'origine. Notre volonté de placer le respect des opinions de chacun sur le cinéma comme une richesse et non comme une raison à l'affrontement a permis d'offrir pendant toutes ces années le meilleur du cinéma du monde. « Pas de raison sans passion, pas de passion sans raison » Edgar Morin

Qui peut se targuer d'avoir vécu pareille aventure collective? et ce n'est pas fini •



# L'av- ventur

*Un club de cinéphiles p  
à dynamiter la culture  
en ville : c'est ciné-criti  
la fanzine qui annonce  
un bel avenir*

# LE CINÉMA AVANT TOUTE CHOSE

/ PAR PHILIPPE BARRIER (PHILOSOPHE, DOCTEUR EN SCIENCES DE L'ÉDUCATION, AUTEUR/RÉALISATEUR)

Lorsque je suis arrivé à Amiens en 1972 pour entreprendre des études de philosophie, ce qui m'importait surtout c'était de pouvoir consacrer un maximum de temps à ma passion : le cinéma ! À vrai dire je ne me souviens plus de la circonstance exacte qui m'a fait rencontrer Jean-Pierre(s) Bergeon, Marcos, Garcia... Toujours est-il que très vite, et sous la seule garantie de notre commune passion, j'ai intégré la rédaction de Ciné Critique ; ce qui signifiait aussi, outre l'écriture d'articles, le partage des tâches concernant sa fabrication matérielle et sa diffusion, essentiellement par les ventes sauvages (véritables shows burlesques improvisés) sur le Campus.

Une fois entré dans la bande, on vivait cinéma ! Nous voyions des films le lundi et le mardi (parfois deux d'affilé le même jour), puis nous écrivions et fabriquions le numéro

de la semaine le mercredi pour le diffuser le jeudi et le vendredi (ce qui n'excluait évidemment pas de retourner au cinéma ces soirs-là). Pour l'obtention des tickets exonérés, la possession de la carte de presse était précieuse. Elle était souvent réservée à des plus historiques que moi. Il me revient en mémoire qu'au festival de Cannes de 1976, j'ai pu assister à une projection de *L'Empire des sens* d'Ôshima en mentionnant simplement mon appartenance à la rédaction de Ciné Critique... Heureux temps !

J'adorais nos discussions acharnées sur les films et les cinéastes. J'étais toujours le plus radical et avant-gardiste, quand d'autres, comme Jean-Pierre Bergeon, étaient plus

consensuels et trouvaient des qualités à bien des films que je regrette aujourd'hui de ne pas avoir apprécié en cette période où les Fellini, Pasolini, Bergman, Polanski et autres Buñuel étaient notre pain quotidien... Je ne me souviens pas si nous allions jusqu'à l'invective ou l'anathème ; toujours est-il que l'on se retrouvait toujours ensemble et d'excellente humeur à la cafet' de La Hotoie, sur le campus ou à la MACU. J'aurais un peu peur de relire aujourd'hui mes critiques d'alors,

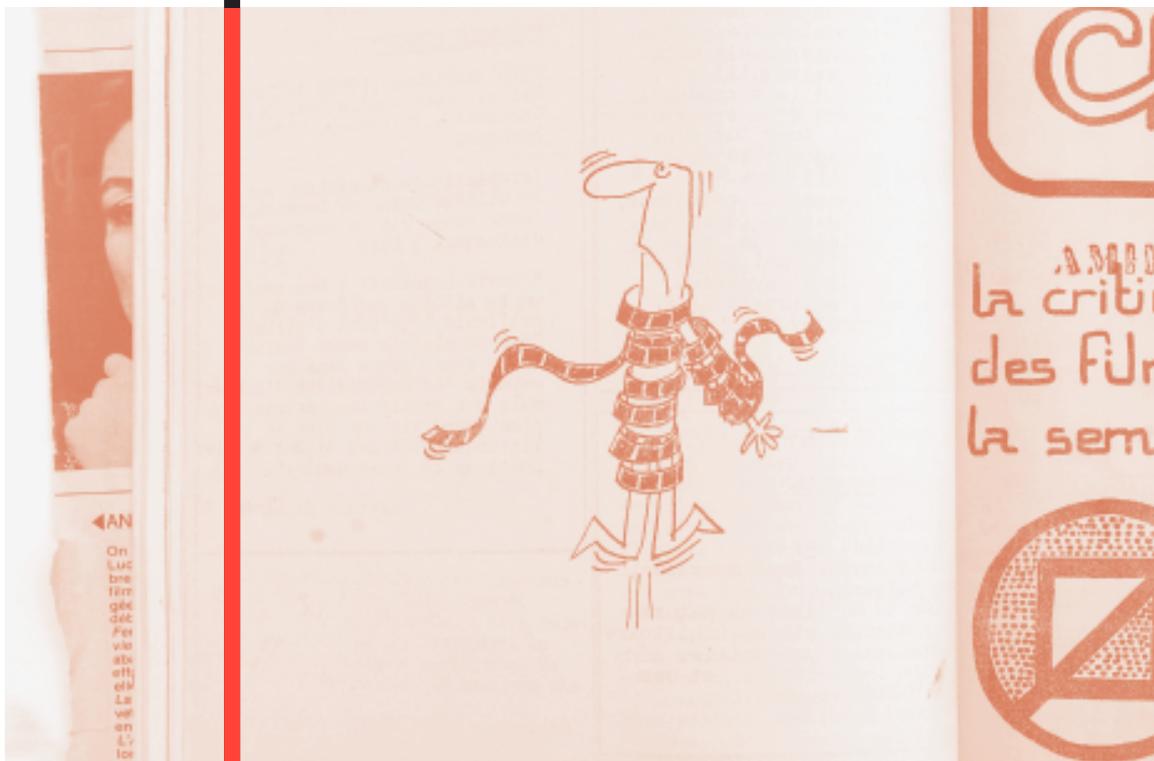
**Une fois entré  
dans la bande,  
on vivait cinéma !**

écrites d'une plume rapide et excessive, emportée par une passion aveugle pour les auteurs que je vénérerais et auxquels — il faut bien le dire — j'avais ten-

dance à m'identifier. Ciné Critique se vendait très vite et facilement. J'ai eu un moment la faiblesse de croire qu'on aimait (nos) mes articles. J'ai fini par comprendre qu'on appréciait aussi que les programmes des films de la semaine figurent dans la revue...

Je me souviens de m'être une fois endormi à une projection (le film d'Antonioni sur la Chine maoïste) (ndlr : *La Chine* - 1972) et d'avoir profondément choqué le copain qui m'accompagnait ce soir-là (Tonio à l'éternel couvre-chef très Amérique latine) lorsqu'il a lu le lendemain ma critique élogieuse dudit film. J'estimais n'avoir même pas à me justifier : c'était un film d'Antonioni ! J'ai malheureusement gardé quelque temps cette facilité à parler librement des films que je n'avais pas vus... D'autres rédacteurs étaient beaucoup plus sérieux que moi. Mais c'est bien à Ciné Critique que j'ai pris goût à écrire le mieux possible sous la double contrainte du temps court et de la lisibilité.

J'ai entraîné dans mes premiers tournages d'amateur pas mal des membres de Ciné Critique. J'admire encore leur patience et leur confiance. Ce qui nous lie ensemble encore aujourd'hui n'a pas d'âge ni de nom, je peux juste dire que c'est indéfectible, précieux et puissamment réconfortant, j'aimerais faire un beau film sur nous •



• Une illustration de Philippe Barrier dans ciné critique



• Jean Pierre Garcia et François Autain, secrétaire d'Etat à l'immigration

## PRÉHISTOIRE DU CINÉMA D'ART ET D'ESSAI À AMIENS, DÉJÀ LE CINÉMA LE RÉGENT

/ PAR JEAN-PIERRE GARCIA

Amiens, printemps 1971.

En présence de Francis Lec, jeune avocat en formation et Président de l'ACLEA (Association Culture et loisirs des Étudiants d'Amiens), Jean-Pierre Bergeon et moi-même, rencontrons Monsieur Bosse directeur du Régent dans son bureau au 36 rue de Noyon. Nous souhaitions rapprocher le public étudiant de cette salle indépendante et dont la programmation nous semblait souvent

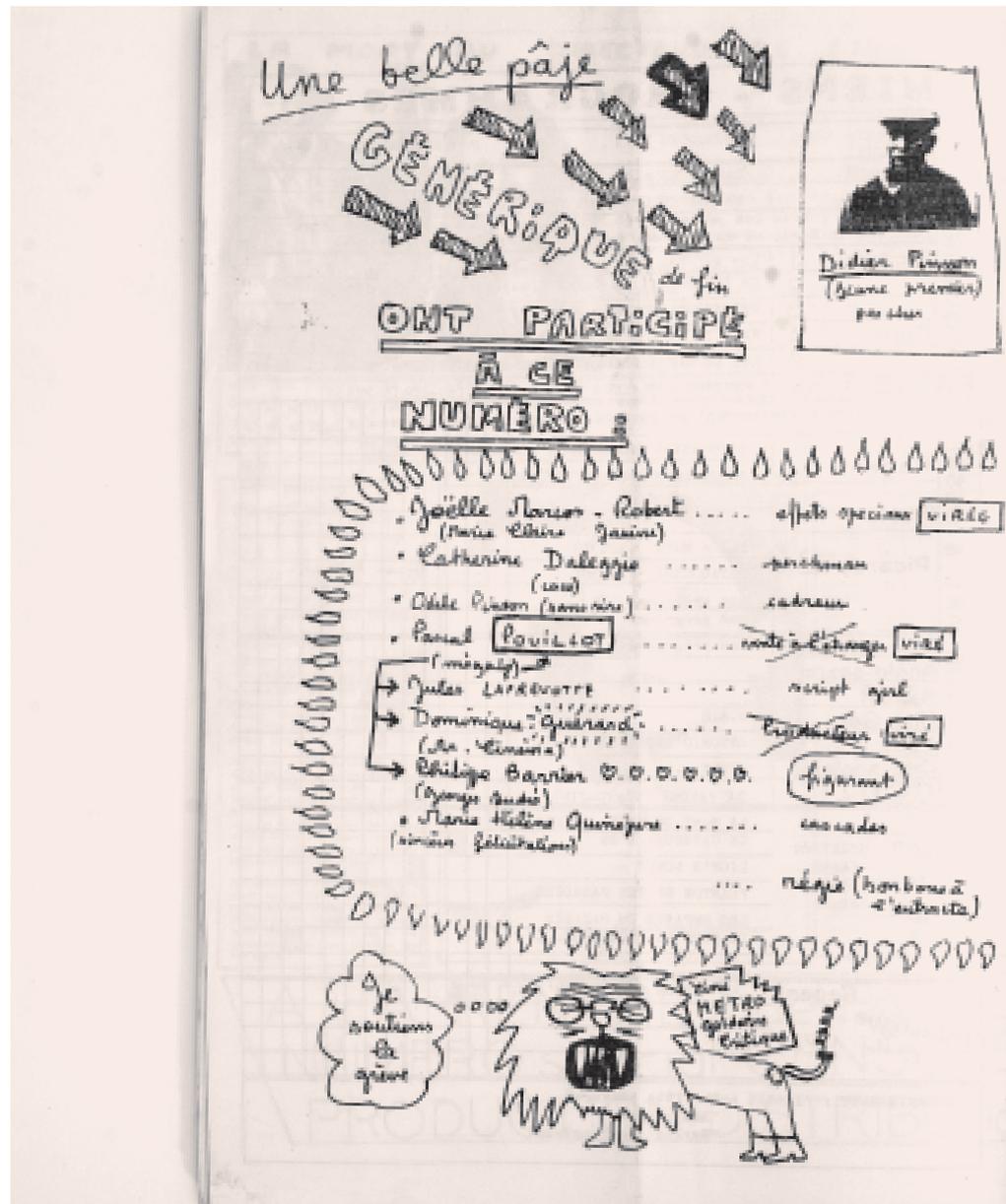
**Nous avons l'impression de découvrir le monde, d'avoir à portée de main un rêve qui nous animait depuis toujours**

fort attirante : des westerns de Sergio Leone au déjà culte *La nuit des morts vivants*.

Monsieur Bosse qui souhaitait élargir sa programmation au public étudiant nous proposa de l'aider à choisir des films classés Art et d'Essai. Le créneau 17h - 20h30 étant disponible en semaine ; l'option séances Art et Essai au Régent à 18 h fut retenue d'un commun accord.

PARIS, PRINTEMPS 1972. ÉTAPE SUIVANTE.

Nous sommes quatre, Madame et Monsieur Bosse, gérants des Cinémas Le Régent et Le Pax à Amiens, Jean-Pierre Bergeon et moi-même entrons dans les bureaux parisiens de l'AFCAE (Association française des cinémas d'Art et d'Essai). Nous avons rendez-vous avec Jean Lescure, président fondateur depuis 1955, d'un réseau de salles indépendantes ayant choisi de défendre la diffusion de films de qualité en France et ce, avec le soutien du CNC. Cette branche française



de l'exploitation en salles allait favoriser la naissance de la CICAÉ au niveau européen et international pour mieux donner ses lettres de noblesse au cinéma d'Art. En même temps nous découvrons la notion d'exploitation en salles (nom technique d'un métier que nous connaissions sous le nom de directeur de cinéma). Les mots Production, Distribution, Exploitation prenaient sens ce jour-là pour les cinéphiles que nous étions.

Nous venions là, pour obtenir l'aval de l'AFCAE si nous lancions avec Monsieur Bosse des séances quotidiennes d'Art et Essai au Régent, à 18 heures. Jean Lescure fut évidemment séduit par le projet et nous appuya dès le début. Amiens n'avait jusque là que de rares séances de ce type sauf à la Maison de la Culture, dans ce qui à l'époque s'appelait le petit théâtre. Et qui par la suite (en 1993) deviendra le Studio Orson Welles.

AMIENS, AUTOMNE 1972. LA PREMIÈRE SÉANCE.

Je me souviens de la première des dites séances Art et Essai : il s'agissait d'un film américain indépendant *L'incident* de Larry Pierce, film annonciateur de nombreux autres, évoquant les agressions dans le métro new-yorkais. Ce film n'avait reçu, faute de moyens, qu'un accueil mitigé du public. Le revoir aujourd'hui nous montre à quel point

il annonçait l'avenir, tant en termes de société que de contenu cinématographique.

Ces séances Art et Essai au Régent se sont tenues pendant plusieurs années, jusqu'à ce que naquit l'idée du Festival International du film d'Amiens.

Notre collaboration avec Monsieur Bosse était benévole. L'ACLEA prenait en charge la réalisation d'affiches (en sérigraphie) présentant les titres des films projetés à 18 h pendant deux semaines au Régent. La formule attirant un public significatif, nous vîmes assez rapidement surgir une programmation du même type dans les autres salles de la ville (au Picardy notamment).

Ce qui ne faisait pas l'affaire de Monsieur Bosse, mais au bout du compte ne nous déplaisait pas car l'offre cinéma devenait plus importante, à Amiens.

ET VINT CINÉ CRITIQUE...

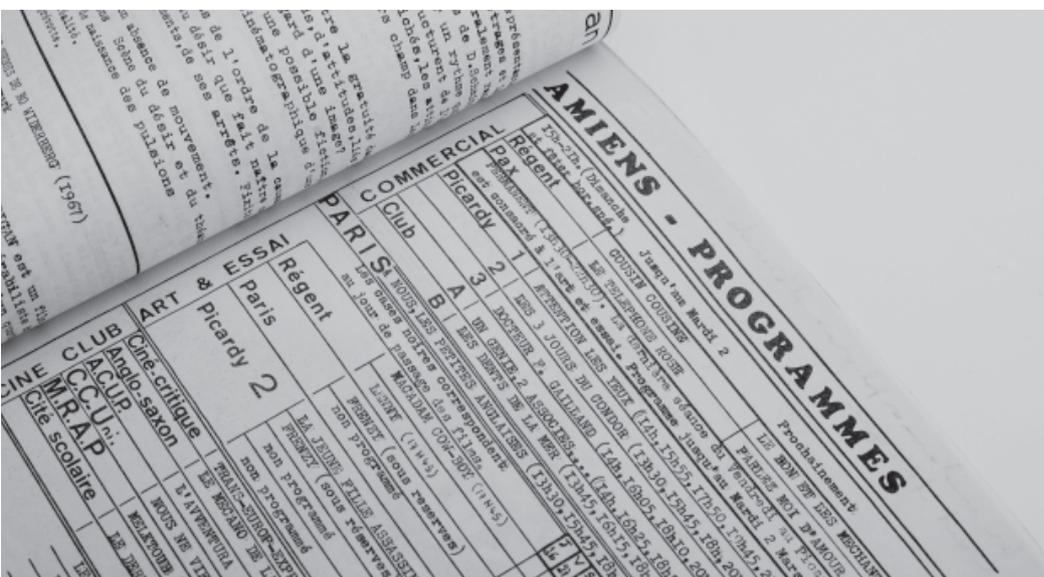
Au départ nous étions trois étudiants, Hervé Penin (futur journaliste au Courrier Picard), Jean-Pierre Bergeon (futur directeur des programmes de France-bleue) et moi-même (futur directeur du Festival International du film d'Amiens). Tous passionnés de cinéma, et désireux de créer une revue de cinéma sur Amiens. Le désir d'écrire et de partager nos



Place Gambetta pour un dépôt-vente dans ce qui à l'époque était un point central de première importance.

Ce type de revue, souvent appelé Fanzine, hebdomadaire la première année devint assez vite quinzomadaire car les films programmés à Amiens restaient plusieurs semaines au programme.

L'exploit constitué par ces parutions tenait à la rapidité de sa réalisation et mise en vente. Les films étaient renouvelés (ou reconduits) le mercredi matin. Nous en voyions les nouveaux titres dans l'après-midi ou en soirée, faisons une rapide réunion de rédaction dans un café de la rue Ernest Cauvin et partions écrire nos textes. Le jeudi matin à la première



points de vue sur le cinéma afin d'attirer le plus grand nombre possible dans les salles obscures. Nos trois personnalités étaient forts différentes, ce qui d'une manière certaine, assurait une diversité des regards et évitait une option monolithique dans nos choix et suggestions. Souvent il y eut plusieurs points de vue sur un film, à la manière des « d'accord/pas d'accord » de Télérama.

J'ai souvenir de discussions passionnées au moment de la création de Ciné Critique, rue du Docteur Lenoël et Square de Darlington. Nous avions l'impression de découvrir le monde, d'avoir à portée de main un rêve qui nous animait depuis toujours. Très vite le projet initial parvenait à convaincre d'autres fous de cinéma, ainsi Pascal Lefebvre, Jean-Pierre Marcos, Pascal Pouillot, Denis Dormoy. Notre premier Ciné Critique fut imprimé sur les ronéos de la Fac et du Centre Socio-Culturel Guynemer. Le n° 1 de Ciné Critique (seize pages, je crois) se vendait vingt centimes de franc, le tirage était de deux cent cinquante exemplaires. Nos principaux points de vente étaient essentiellement étudiants (Restau-U de la Veillère, de la Hotoie et Résidences étudiantes du campus et du centre-ville : Le Bailly, La Veillère, Le Castillon). Assez vite nous avons obtenu l'accord de la Maison de la Presse,

heure, tous les textes étaient déposés rue du Docteur Lenoël pour y être maquetés et imprimés. Le soir à 19 h. Ciné Critique était proposé aux étudiants.

Les amateurs que nous étions faisaient face aux obligations (et aux rythmes imposés) des journalistes professionnels. Ces années de formation à marches forcées nous furent bien utiles dans ce que (nous étions loin de l'imaginer) seraient nos avatars professionnels. En moins d'un an, notre équipe s'étoffait et nous comptions déjà une dizaine de personnes, œuvrant chacun(e) selon ses désirs et compétences à la production de cette petite, mais dynamique revue. Quand nous eûmes accès à « la petite merveille » que furent les stencils électroniques, nous pûmes intégrer des photos et des dessins dans les numéros publiés. Dans ce secteur (mise en pages/maquette) brillait Francine Colas, notre si regrettée amie. Assez vite, il nous fallut songer à renouveler toute l'équipe, c'est ainsi que nous rejoignirent Michel Luciani, Marc Esposito, Gilles Laprévotte, Odile Pinsson, Yves Malpièce, Philippe Barrier et tant d'autres. Nombre d'entre eux virent leur avenir professionnel lié au cinéma (programmation, critique ou réalisation) ou au monde de la Culture.

1974 : HOMMAGE À MOCKY ET NAISSANCE DE LA « FAMILLE DU CINÉMA » À AMIENS.

Ciné Critique organise une rétrospective Jean-Pierre Mocky. Le cinéaste, malgré son jeune âge, avait déjà produit et réalisé un nombre impressionnant de films. Le côté indépendant (voire libertaire) de ce réalisateur ne pouvait qu'attirer des étudiants portés par la vague post-mai soixante-huit. Nous décidons de diffuser plusieurs de ses films marquants (*Un drôle de paroissien*, 1963/ *Les Compagnons de la marguerite*, 1967/ *La Grande Lessive*, 1968/ *L'Étalon*, 1970 / *Solo*, 1970/ *L'Albatros*, 1971...). Un numéro spécial de Ciné Critique était consacré à l'événement. Cette rétrospective était diffusée au cinéma Le Pax et salle Dewailly. Alléchée par un tel événement, la famille Defesquet, propriétaire des salles Le Picardy et Le Club, récupéra en sortie nationale le dernier film de Jean-Pierre Mocky. Et en sa présence, projetèrent le film. Dire que nous étions pour le moins troublés serait faible. Nous avions l'impression de nous être fait dérober une si belle idée! De fait Mocky, vint assister à « notre » projection de *La tête contre les Murs* de George Franju, film dont Mocky avait écrit le scénario et y tenait le rôle principal. Film de surcroît tourné à l'hôpital Philippe Pinel à Dury-lès-Amiens.

Cette microche dans les relations concurrentes entre deux exploitants de salles de cinéma eut, à y regarder avec la distance des années passées, un rôle important dans le développement du cinéma sur Amiens. Elle inscrivit une forme de tradition dans les relations entre les différents acteurs de la vie cinématographique sur Amiens. Les idées des uns pouvaient correspondre ou servir les intérêts ou besoins des autres, la démarche artistique des uns pouvait rencontrer les pratiques commerciales des autres — sans être contradictoire.

C'est ainsi qu'au début des années 80, comme le disait notamment Gilles Laprévotte, le Festival international du film d'Amiens allait devenir l'événement fédérateur des activités cinéma dans la ville.

L'empreinte du travail d'un groupe de cinéphiles fous allait marquer durablement le paysage cinématographique amiénois. Quand Gaumont eut acquis les anciennes salles de cinéma appartenant à la famille Defesquet (Le Club -2 écrans ; Le Picardy -3 écrans ; Le Paris -5 écrans), elle se mit en quête d'un grand espace pour installer un multiplexe. De manière évidente à l'époque (début des années 90) elle songea à s'installer du côté de Dury, grand espace, centre commercial, grand parking possible. Gilles de Robien, maire d'Amiens, devait donner son avis sur cet emplacement. Il consulta l'association des Journées cinématographiques

d'Amiens (association en charge du Festival du film et du Ciné Saint-Leu). Bien que la tendance était à la création de complexes multi-cinés à l'extérieur des centres-villes, nous suggérâmes au maire de proposer une installation au cœur de la cité, puisqu'un bel espace était disponible sur l'emplacement du garage Citroën en face de la Gare. Ce qui éviterait la désertification de cette zone et permettrait un accès facile au public des quartiers eu égard à la desserte en bus déjà existante. Notre analyse s'appuyait sur le fait que les facilités de déplacement étaient avec le prix d'entrée des places, l'un des critères importants de la fréquentation des salles. Forts du soutien du Service culturel de la ville et de l'adjoint à la culture (ils partageaient notre point de vue en ce domaine), nous avions anticipés ce qui dans les années suivantes deviendrait une règle fort pratique : retour à des commerces de petite taille et à des salles de cinéma de centre-ville.

À Amiens, la cinéphilie active a été à même d'anticiper les évolutions économiques et de proposer des solutions pratiques et fort utiles à tous. L'échange et l'écoute réelle des acteurs culturels et économiques ont fait le reste. Ce qui ne veut pas dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes! •

## Ciné Critique, une équipe

LISTE DES AMI.E.S AVANT PARTICIPÉ  
À LA RÉALISATION DE CINÉ CRITIQUE

Jean-Pierre Bergeon, Jean-Pierre Garcia, Hervé Penin, Francine Colas, Philippe Barrier, Marie-Frédérique Garcia, François Gsell, Odile Gsell, Jean-Pierre Marcos, Joëlle Robert, Corinne Dalegio, Pascal Pouillot, Bernard Saint Leger, Marie Hélène Quinejure, Dominique Guerard, Gilles Laprevotte, Dominique Lardenois, Odile Pinsson, PG Breant, Patrick Renaud, Marc Esposito, Michel Prat, Chantal Bouafia, Anne Laurent, Patrick Lenain, Michel Luciani, Denis Dormoy, Jean-Luc Vandenberg, Philippe Hotier, Hubert Dobremel, Anne-Marie Mangin, Claudine Galland, Bernard Urlacher, Sylvie Sautin, Alain Richier, Laurence Mercier...



• Pascal Pouillot et Marc Esposito

## NOUS NOUS SOMMES TANT AIMÉS

/ PAR PASCAL POUILLOT

Au début était Ciné Critique équipe constituée, pour la plupart de quelques copains rencontrés au Resto'U de La Veillère, haut lieu de la culture amiénoise dans les années soixante-dix. Ils vendaient une revue de cinéma concernant tous les films à l'affiche de la quinzaine de salles amiénoises, le tout dans un opus d'une vingtaine de pages ronéotées ou photocomposées et vendu à l'entrée du Resto'U par les membres de cette association. Rapidement la sortie de la revue est attendue impatiemment par nos lecteurs. La fabrication de notre « progéniture » obéit aux mêmes règles que celles des hebdomadaires traditionnels et commence à rythmer notre quotidien universitaire :

- récolte des infos (programmes amiénois de la quinzaine de salles) ;
- conférence de rédaction avec répartition des films à commenter ;
- les dates et heures de remise étaient à respecter impérativement ;
- mise en page et épreuves à porter chez l'imprimeur avec l'aimable autorisation de l'Université Daniel Couapel et Gérard Forestier superviseur de l'impression et au demeurant projectionniste au Ciné-club de Droit, amphi 600.

Il nous faut insister sur l'importance de ces divers concours sans lesquels l'histoire de Ciné Critique et de ses différents « satellites » n'aurait jamais pu exister et s'écrire ici. Les appuis à nos projets furent nombreux, on ne peut pas ne pas citer, outre le public, nos lecteurs, René Lamps, Gilles de Robien. Notre équipe, en fonction de l'époque a toujours pu compter sur eux.

### YES WE CAN.

Et puis insatisfaits encore de l'offre cinématographique amiénoise nous avons pris deux décisions importantes et fondamentales : La première la création d'un festival,

la seconde le rachat par l'équipe élargie d'un cinéma amiénois le Régent rue de Noyon dirigé à l'époque par Monsieur Bosse. Un propriétaire comme on n'en trouve pratiquement plus, passionné. Le cinéma nous permettait également d'abriter notre équipe et de lancer le Festival qui a pu impacter très vite la ville, le département, et bientôt feu la région de Picardie.

### ON ÉTAIT ANIMÉ D'UNE VOLONTÉ INÉBRANLABLE.

Tout était possible et nous voulions tout et tout de suite. L'équipe évoluait dans un tourbillon permanent. Mais à trop vouloir étreindre l'échec nous guettait et la Société du Régent au bout de cinq ans dut déposer le bilan et fut sauvée de la faillite par la Ville, partenaire indéfectible et toujours présent, qui apporta une subvention de fonctionnement. Mais nous disposions d'un capital inestimable (expérience, relation commerciale, etc.). Tout cela fut mis au service du Festival qui se développa de façon importante. On intervenait de façon professionnelle, on avait déserté les ambassades pour obtenir films et copies, pour nouer des contacts afin d'assurer la diffusion des films souvent en présence des réalisateurs invités du festival. (Gaston Kaboré, Bertrand Tavernier, Rachid Bouchareb, René Vautier, Medhi Charef, Tony Gatlif...) Bien sûr, certains des nôtres nous facilitaient le relationnel. Des garçons comme Marc Esposito créateur et directeur de Première un nouveau mensuel, consacré au cinéma a beaucoup œuvré pour la renommée de celui-ci. Une solidarité sans faille constituait le ciment de notre réussite et de notre croissance. Tant d'années plus tard, nos amitiés sont toujours présentes et bien vivaces. Entre les Bergeon, Esposito, Garcia, Laprévotte, Marcos, et ceux que j'ai oubliés malheureusement. L'amitié survit à nos épreuves de la vie et ce grâce à notre passion et notre amour du Cinéma •



• Jean Pierre Bergeon au FESPACO

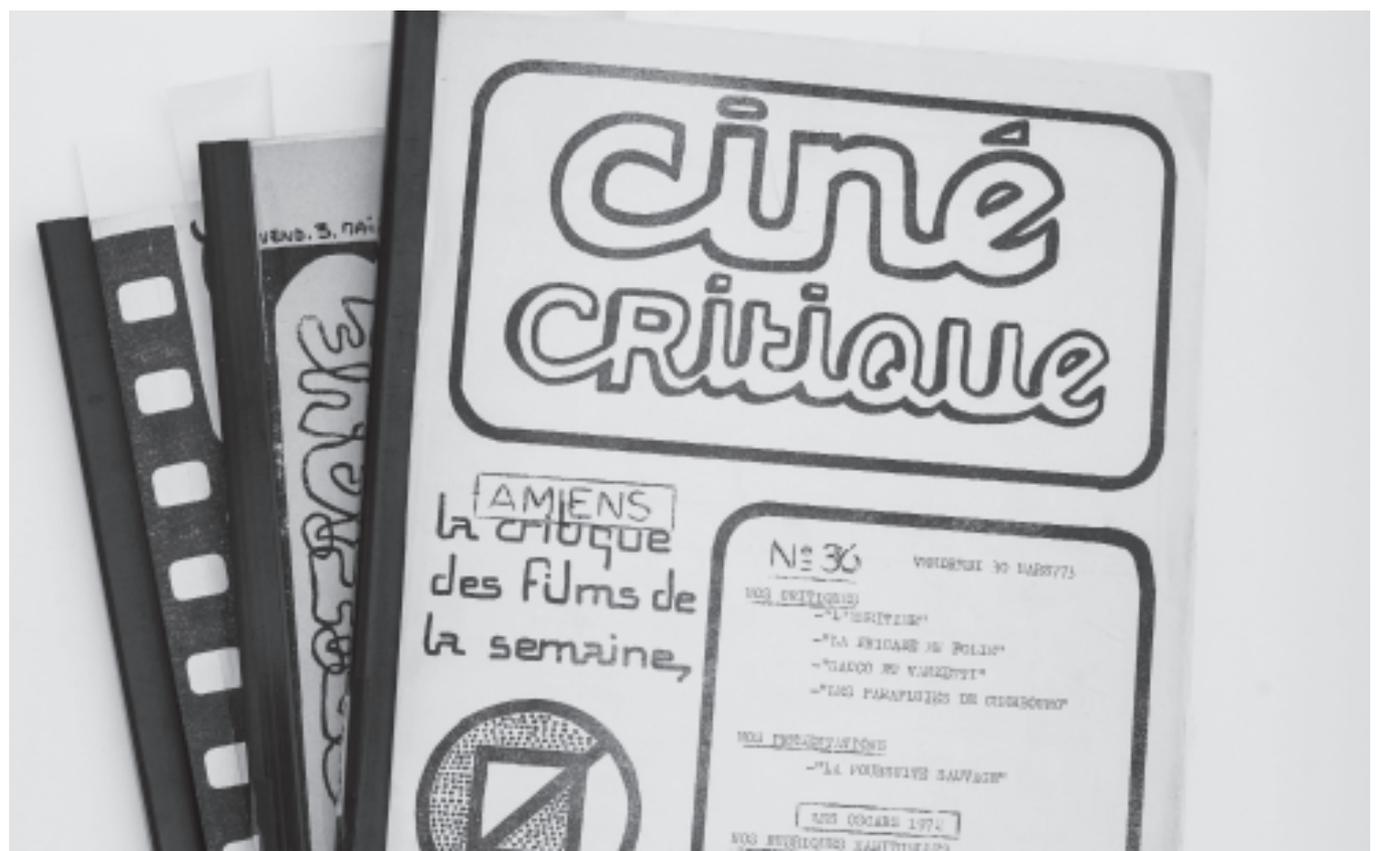
## À L'ORIGINE... DE L'ACLEA À CINÉ CRITIQUE

/ PAR JEAN-PIERRE BERGEON

Le vent de Mai 68 était passé par là. Tout n'était donc pas figé. Seul dans Amiens (ma famille s'était évaporée vers des cieux moins humides), avec ce fameux bac en poche (« bradé » disait-on, mais ô combien riche en rêves), je me faisais peu à peu des amis. En fait bien sûr, mais aussi grâce à la fréquentation des salles de cinéma et surtout de la MACU (comme on l'appela rapidement) qui nous nourrissait alors des grands classiques du 7<sup>e</sup> art. Et ça discutait ferme, de films bien sûr, mais surtout d'une envie de faire bouger les choses. Au moins au niveau de notre passion. On était déjà certain que la Culture, la Connaissance, étaient un « levier » révolutionnaire, un moyen de prendre la parole, mais aussi de construire quelque chose. Quoi exactement ? Un peu tôt encore pour avoir les idées claires... Dans un écrin aussi terne que l'était Amiens dans ces années-là, les braises

du bouillonnement politique et culturel liées à un besoin de changement de société, et allumées par Mai 68, étaient bien présentes.

À la rentrée universitaire de 1970, je fus contacté par un certain Francis Lecul, étudiant particulièrement dynamique lié au Parti Socialiste (il deviendra bien plus tard le très connu Francis Lec, député d'Amiens), qui avait fondé moins d'un an auparavant l'ACLEA, l'Association Culture et Loisirs des Étudiants d'Amiens, qui éditait de temps à autre un journal gratuit (aidé par quelques annonceurs publicitaires locaux) distribué à 20000 exemplaires dans les différents lieux de la toute jeune Université de Picardie (créée en 1969). Ayant eu « vent » de ma passion pour le cinéma il me proposa d'y écrire des critiques. Ce fut un premier pas. Le deuxième fut la mise en place avec Jean-Pierre Garcia



(le cercle d'amis s'agrandissait) de séances art et essai le mardi et le jeudi à 18 h au cinéma Le Régent, avec l'accord de son directeur, plutôt sceptique (Le premier film inédit projeté, *L'Incident* (1967) de Larry Peerce, est resté gravé dans nos mémoires. Aujourd'hui un classique. Cette programmation se poursuivit pendant trois

ans (et pré-annonçait le destin de cette salle dans les années 1980). L'ACLEA s'essayait aussi à l'animation culturelle du monde

étudiant par divers biais, dont des cabarets campus de qualité (je me souviens d'une belle soirée jazz avec Jimmy Walter, compositeur en son temps pour Boris Vian et Amiénois, Daniel Humair et Luigi Trussardi, ces deux derniers feront partie quelques années plus tard du célèbre Label bleu créé par Michel Orier). Toutes choses qui me passionnaient au point que quelques mois plus tard lorsque

aujourd'hui? L'Amiénois est-il devenu un sous-développé intellectuel? Ou bien les 25 années d'après-guerre, au lieu de renouer avec cette vitalité, ont-elles entraîné peu à peu une régression culturelle de notre cité... L'Amiens d'aujourd'hui est tout autre. Il suffit de se promener le soir dès 20 h dans ses

rues pour découvrir son vrai visage : celui de l'ennui. L'Amiénois ne sort plus que pour aller voir des films dont tout Paris parle. Il a aboli tout sens critique... Mais

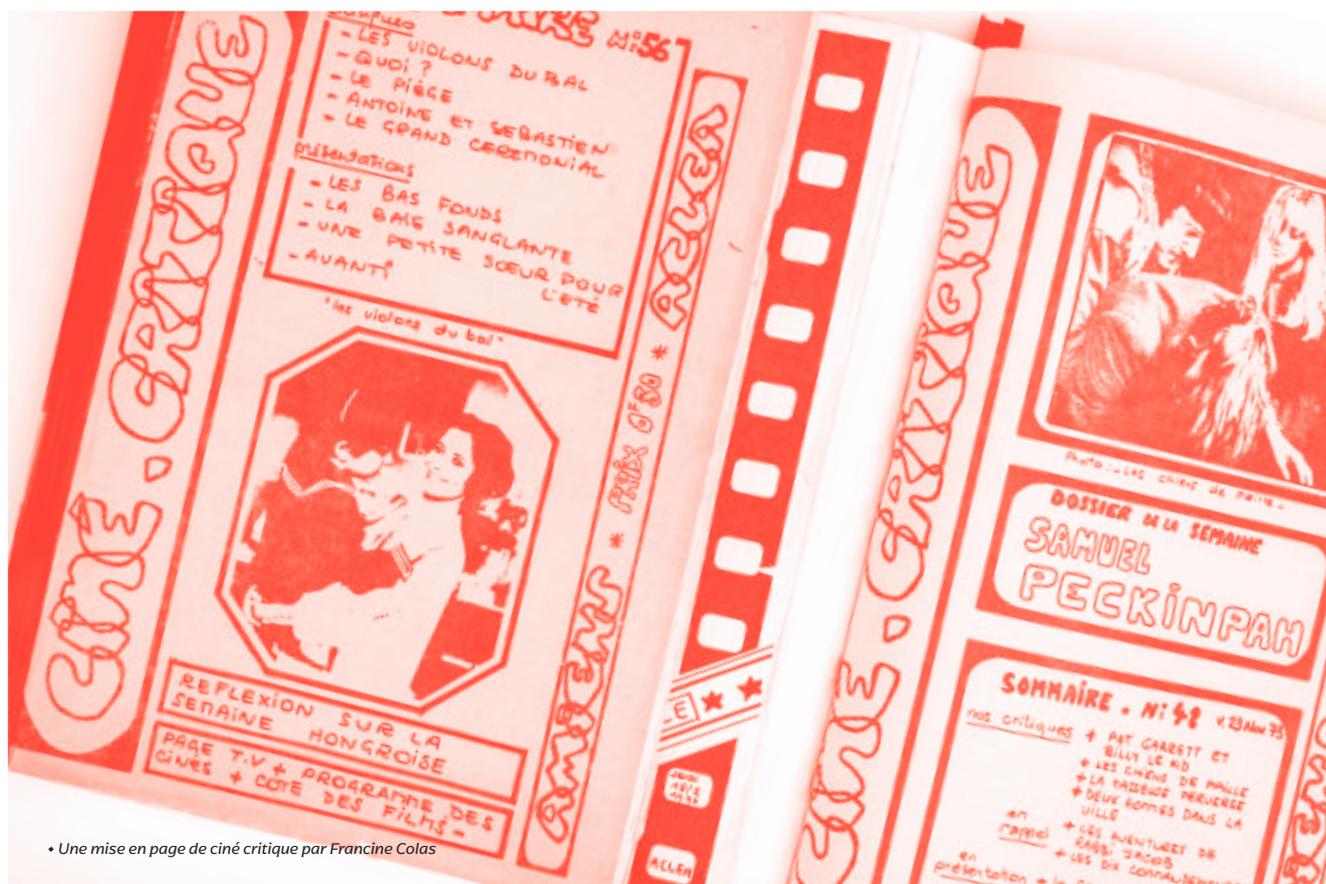
est-ce tellement sa faute? La Culture, pour ne parler que de la France, ne se centralise pas à Paris. Elle est au niveau de chaque province, de chaque ville, on a tendance à l'oublier...». Quelques mois plus tard, en février 1972, en toute logique avec ce qui précède, sortait le premier numéro de Ciné Critique, supplément hebdomadaire au journal de l'ACLEA. La bande de copains que nous

Francas (anagramme de...), on tirait sur des ronéos à la Fac, on agrafait... et on vendait à la sortie des restaurants universitaires au prix de 40 centimes d'alors cette mini-revue format A4 de critiques des films à l'affiche des salles amiénoises, de la MCA, mais aussi des ciné-clubs de plus en plus nombreux sur la ville et le Campus (dont celui de Ciné Critique...). Le tout sans la moindre pub! Et dès le début les 500 exemplaires tirés se sont écoulés en très peu d'heures. La preuve que l'on ne s'était pas trompé, il y avait un véritable besoin d'information et de points de vue dans ce domaine...

Et rapidement l'équipe s'est étoffée : Gilles Laprévotte (futur responsable cinéma à la MACU), Odile Pinsson, Bernard Saint-Léger, Laurence Mercier, Dominique Guérard, Jean-Louis Crimon (futur journaliste, homme de radio et romancier), Pascal Pouillot (futur avocat), Marie-Hélène Quinejure, Marc Esposito (futur créateur des revues Première et Studio avant de devenir lui-même roman-

pour tout ce qui était culturel. La suite devait dépasser ses espérances... et les nôtres! La légende des «Trois Jean-Pierre» commençait à poindre... Mais n'oublions pas les collaborateurs occasionnels dont l'exquis, talentueux et drolatique dessinateur Jean-Luc Van Den Bergh (aujourd'hui psychologue) qui enchantait également à la fin des années 1970 L'essentiel... de la vie amiénoise, un mensuel éphémère (9 numéros seulement), mais ambitieux, fondé par Hervé Penin, Jack Orial Durvick et Jean-Marie Pinson (tous collaborateurs du Courrier Picard) et auquel je participais comme Jean-Louis Crimon (cf. son recueil Je me souviens).

Comme son équipe, sa bande devrais-je dire (car il s'agissait beaucoup d'amitié dans cette aventure, celle qui triomphe de toutes les querelles, ou presque, et il y en avait) Ciné Critique aussi s'est étoffée. Les huit pages du début se transformèrent rapidement en seize. Avec de nouvelles rubriques comme le guide des films projetés à la TV, les «Profils d'un réalisateur» (Leone, Chabrol, Boorman, Pollack...), des dossiers (Le cinéma et les femmes, Le cinéma québécois, les comptes-rendus de Festival...). En 1976, finit la ronéo, place à l'offset qui permit une diversité dans la mise en page et une meilleure qualité d'impression. En 1978 c'est le format qui changea, format poche dorénavant, plus pratique, et au contenu plus large (théâtre, concerts...) l'aventure continuait. Près de 150 numéros au compteur... 1. Mais d'autres aventures, dans le droit fil de ce qui précède, étaient en train de naître en parallèle. Celles liées aux Journées Cinématographiques d'Amiens : le Festival du Film et Le Régent (puis le St-Leu). Michel Jonasz avait chanté Changez tout, on l'avait écouté et suivi. Il entonnait maintenant Les années 80 commencent. À suivre...•



Francis, attiré par une dimension plus directement politique, me proposa d'en reprendre le flambeau, je n'hésitais pas.

Dans l'éditorial du n° 16 de l'ACLEA paru le 15 Septembre 1971, j'écrivais entre autres ceci : « Les vieux amiénois se souviennent d'un Amiens d'avant-guerre perpétuellement animé par les pièces de théâtre, films, ballets, opérettes, variétés... Tout cela venait faire ses premières armes devant un public amiénois réputé pour son esprit critique. Amiens ville pilote, banc d'essai... qu'en reste-t-il

étions, avec un bel enthousiasme, se jetait dans cette aventure d'un fanzine de cinéma. Une maison où nous habitions devint une ruche sans cesse bourdonnante de vie, de rires, de discussions, de frappes de machines à écrire. Jean-Pierre Garcia et sa compagne Marie-Frédérique logeaient au rez-de-chaussée, Francine Colas et moi au premier, et Hervé Penin, le plus journaliste de tous (Le Courrier Picard allait devenir son deuxième foyer), au dernier étage. On écrivait, on tapait sur des stencils, la présentation générale et les titres étaient dessinés par Coline

cier et cinéaste avec Le Cœur des hommes), Patrick Renaux, Denis Dormoy, Philippe Barrier dont les «crobards» agrémentaient joyeusement la mise en page (sans parler de ses articles qui annonçaient son goût pour la réalisation) et Joëlle Robert qui un jour nous ramena son «petit copain» de l'époque, un certain Jean-Pierre Marcos, arrivé de son Beautor natal, peu versé, lui, dans le bouillon culturel cinéphilique, mais qui mit d'emblée son dynamisme au service de Ciné Critique, côté vente d'abord puis rapidement se fit jour cet engagement profond et combattif

# Il était une fois... à Amiens

*On a tous une histoire du cinéma à Amiens.  
Ils racontent la leur.*

contre le racisme  
mr  
ap



• Anne-Marie Poucet, Abderrahmane Sissako & Sylviane Fessier

## LES PRÉMISSSES DU FIFAM (VERSANT MRAP)

/ PAR ANNE-MARIE POUCKET

La jeunesse est l'âge des idéaux ressentis comme moteur de la vie : actions, projets, événements sont impulsés par de grandes idées auxquelles on veut croire.

Les années 70 en France furent des années d'effervescence ; un vent nouveau soufflait, mai 68 était passé par là ; ces années furent celles de notre jeunesse, active, engagée...

Je ne faisais pas exception ; militante féministe active, je m'engageais contre toutes les discriminations, pour moi lutter contre le sexisme, le racisme, l'homophobie, pour un environnement plus propre et mieux protégé (c'était les tout débuts de l'écologie, qui se souvient de « la Gueule ouverte »?), contre la militarisation de la société, participait du même combat et c'est tout naturellement que j'intégrais le noyau actif du MRAP (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples).

Nous sommes au milieu des années 70 et la lutte contre le racisme se déploie principalement selon deux axes :

À partir de 1975 démarre la « Campagne anti Outspan » qui prône le boycott du produit phare d'une agriculture sud-africaine qui exploite les Noirs et qui, par une soit-disant « politique de développement séparé » (le fameux apartheid), les cantonne dans des zones semi-désertiques : les bantoustans ou

territoires bantous dont l'indépendance est reconnue par la seule Afrique du Sud et où ne se trouve aucune ressource ; les habitants sont ainsi contraints de devenir « travailleurs immigrés dans leur propre pays » en venant travailler en zone blanche avec toutes les restrictions que cela comporte. Dans le même temps, dans les bantoustans, un enfant sur deux n'atteint pas l'âge de quatre ans. Telle est alors la situation que nous voulions combattre. Ce boycott fit chuter la vente d'oranges Outspan de 25 % en 1976. D'autre part, est votée en France en 1972 une loi punissant la provocation à la haine, à la discrimination, à la violence à l'égard de personnes en raison « de leur origine, appartenance ethnique, à une nation, une race ou une religion déterminée » et ce pendant que la même année, la circulaire Fontanet relance le débat sur l'immigration. Autant dire que de la loi aux mœurs il y a un écart important d'autant qu'un fait divers marseillais va déclencher agressions et attentats contre les étrangers ; ce sont particulièrement les Algériens qui sont visés (le meurtre de Marseille était le fait d'un déséquilibré algérien). Entre 1971 et 1977, au moins soixante-dix Algériens seront victimes de crimes racistes en France.

Il y avait urgence à se battre sur plusieurs fronts, mais comment toucher un large public, le sensibiliser à ces questions sans être lourdement didactique ?

C'est alors qu'est venue l'idée d'organiser des projections débats dans des lieux publics et de culture, du campus universitaire aux MJC amiénoises ou rurales en passant par les salles des circuits militants. S'est formée une petite équipe qui allait présenter des œuvres cinématographiques souvent peu connues, mais ne présentant aucun caractère d'herméticité, organiser des happenings ou autres événements qui interpellent public et politiques pour susciter questionnement et réflexion ; des témoins directs de ce qui se passait dans les films nous accompagnaient parfois.

Quelques repères, des moments qui firent date dans cette histoire :

La projection du film *The white laager* (le terme afrikaans de « laager » désignait les chariots renforcés que les convois de Blancs en Afrique du Sud installaient en cercle pour se protéger et en faire des sortes de fortifications ambulantes, ce qui a été traduit en français par « fort de chariots »). Ce film a permis de faire connaître les racines de

l'Apartheid et la situation en Afrique du Sud, de comprendre ce qu'on a pu appeler « la mentalité d'assiégés » des Blancs, l'oppression de la majorité noire et la répression féroce qu'elle pouvait subir si elle ne se pliait pas à l'autorité des Blancs. Cette projection fut aussi l'occasion d'évoquer la grande figure de Mariam Makeba, la diaspora artistique et intellectuelle sud-africaine et donc aussi les opposants blancs à ce régime. Chaque débat suivant la projection fut l'occasion d'échanges très riches révélant le désir du public de connaître, d'en savoir plus sur une réalité dont on ne parlait guère dans la presse.

Mais il ne fallait pas pour autant négliger la sensibilisation aux problèmes ici et maintenant : la diffusion du classique *Le Petit garçon aux cheveux verts* de Joseph Losey prolongée par une performance en centre-ville où nous étions maquillés en vert amorcera le débat ; je me souviens encore de la stupéfaction d'élèves qu'alors toute jeune professeur je rencontrais ainsi maquillée ; ce fut l'occasion d'un débat informel, mais fort intéressant, utile complément aux cours.

Quelques autres films, événements et débats plus tard, l'idée nous vint de pérenniser ces rencontres par un rendez-vous régulier et innovant avec le public, lui proposant des films rares, voire introuvables pour lui permettre de rencontrer l'Autre dans le chatoiment de la multiplicité des cultures... mais ceci est déjà une autre histoire... •

## Bénévoles

**Les adhérentes et adhérents de l'association des journées cinématographiques d'Amiens et ou bénévoles pendant les quarante années du Festival:**

Jean Pierre Garcia, Aline Zydziak, Anne Marie Poucet, Jean Pierre Bergeon, Bernard Nemitz, Maryse Berger, Catherine Regond, Marie Odile Desjonqueres, Françoise Catonnet, Françoise Delavaud, Djamilia Berriah, Christine Gambet, Christian Segala, Jean-Pierre Marcos, Jacques Vetillard, Michel Luciani, Gilles Laprevotte, Anne Marie Mangin, Marc Mangin, Khalid Zakari, Yves Malpiece, Christophe Grebeaux, Françoise Grieux, Joseph Pulicano, Sylviane Fessier, Patrice Laplace, Elisabeth Lavecot, Maria Xavier, Charly Hamadi, Christian Schnakembourg, Driss Agousoul, Marie France Delacroix, Anne Martelle, Amelie Kunde, Christophe Kunde, Vincent Caplier, Balufu Bakupa Kanyinda, Yoke Bougon, Michel Bridoux, Jean Marie Faucillon, Pascal Pouillot, Marie Thérèse Cahon, Frédéric Chapon, Xavier Degroulard, Laurence Fourdrain, Daniele Frère, Jacques Fusillier, Marie Paule Devey, Anne Godquin, Eliane Grain, Isabelle Huguet, Michel Kluska, Joëlle Kluska, Noel Lecoutre, Odile Pinsson, Laurence Larrivière, Françoise Leturcq, François Maillard, Jean Schwalm, Luis Matos, Anne Mercier, Agnès Montaufier, Franck Pelabon, Michèle Pelabon, Arnaud Pakuta, Eric Pitkevitch, Christian Sanchez, Karel Renel, Suzi Rudling, Vivian Ruse, Bernard Sampite, Françoise Sampite, Simone Sebag, Valeria Stzrobinski, Valérie Tricot, Eric Sosso, Thérèse Waters, Tim Wilkerson, Céline Zapletal, Jean-Pierre Berger, Michel Driencourt, Nathalie Roncier, Régis Alexandre, Timothée Kunde, Anne Bouly, Julie Bonnentien-Barbier, Leu-Wen Delabie, Teddy Devisme, Jean Christohe Fouquet, Fabien Gaffet, Jade Ghosn, Louise Lefevre, Alexandre Lefevre, Bertrand Louchez, Gilles Mairesse, Gauthier Manot, Régis Maquehem, Cecilia Le Quang Douchet, Frédéric Schildknecht, Françoise Souday, Jean Luc Souday, Jackie Cherin, Odile Delhaye, Vanessa Lenot, Laurent Hanquez, Valérie Lamblin, Alain Lamblin, Nathalie Hatron, Carole Fournet, Béatrice Laout, Olivier Fourmont, Maryse Hochart, Jacques Catonnet, Danièle Duty, Jean-François Accart, Lydie Blondel, Yves Jézéquel, Jean-Jacques Arnau, Nathalie Roncier, Eléonore Drexel, Pascal Chivet, Francis Roussel, Nasser Nafa, Pascal Crépin



# Les Lumières de la vie

*En 1982, l'équipe du FR  
reprend le Régent. C'est  
début d'une longue his  
de l'art et essai à Amie*

# es ille FAM st le stoire ns



• Sylviane Fessier, Joe Dante et l'équipe du Régent

## FLASH-BACK

/ PAR SYLVIANE FESSIER MARCOS

Me revoici en 1968, j'ai treize ans, c'est l'hiver, et avec mon frère qui a quinze ans et demi nous venons d'être invités par les parents d'un de ses copains à aller au théâtre à la Maison de la Culture. Elle est toute neuve, elle n'a que 2 ans et je rêve d'y entrer, c'est amusant de repenser à ça aujourd'hui. La pièce c'était Mille Francs de récompense de Victor Hugo, jouée par la troupe amiénoise du Carquois dans une mise en scène de Jacques Labarrière. Je revois ce grand escalier central, impressionnant, rempli de gens bien habillés, un monde qui m'est un peu étranger, à moi fille d'ouvrier du quartier nord d'Amiens. Je peux dire que ce soir d'hiver m'a ouvert les portes d'accès à la Culture, ce monde qui est toujours un peu mystérieux et un peu effrayant dès lors qu'on n'a pas eu la chance de s'y baigner en naissant. Ce soir-là j'ai plongé dans le grand bain sans savoir nager, mais presque tous les jours qui ont suivi durant mon adolescence j'y suis revenue pour apprendre. J'y traînais mes guêtres, toutes antennes sorties, à la recherche, à l'affût de la moindre découverte.

Et c'est dans cette maison qu'en 1973, je découvre, en quelque sorte, le cinéma que j'ai-

merai par la suite. Alors que la Maison n'a pas de salle de cinéma permanente, il y a une programmation régulière dans le petit théâtre. On y passe le film de Marguerite Duras et Nathalie Granger, avec Jeanne Moreau et dans le rôle du représentant de machines à laver un certain Gérard Depardieu qui n'a pas encore été révélé l'année suivante par *Les Valseuses*.

Un film étrange, radical, minimaliste dans sa forme. Un film qui provoque chez moi et mon inséparable copine Claudie, des fous rires. Parce qu'on ne comprend pas, parce qu'on n'est pas habitué, parce que personne ne nous a montré le chemin, on rit parce que les situations nous semblent étranges, qu'on ne comprend pas ce qui se joue, qu'on a l'impression qu'il ne se passe rien. Or, plus de 50 ans plus tard, je me souviens précisément de certains plans, de l'ambiance du film, de la nonchalance des comédiens, des feuilles qu'on brûle dans le jardin. Et de mon envie de retourner dans cette salle... Puis ce fut *La Maman et la Putain* de Jean Eustache, jusqu'à l'intégrale des films d'Ingmar Bergman et son *Septième sceau*, programmée par Georges Mathieu, directeur-adjoint de la MCA, dans le grand théâtre. J'avais dix-sept ans, je travaillais à la Sécurité sociale, et mon ami Denis m'emmenait chaque soir, pour la séance de 18 h, puis celle de 20 h 30. Pendant deux semaines, je ne prenais pas le temps de manger autre chose que de la pellicule comme on disait au temps où celle-ci existait encore, mais cela a déterminé la suite de ma vie.

Je me disais que ce qui m'arrivait devait à arriver à beaucoup d'autres et c'est pourquoi partager ce qu'on vit dans une salle de cinéma a été mon fil conducteur durant plus de quarante ans.

La rencontre avec « les trois Jean-Pierre » (Marcos, Garcia et Bergeon) a été décisive. Militante du MRAP, il me semblait que le cinéma pouvait mieux qu'aucun vecteur, aider à la connaissance des autres et pouvait faire tomber les peurs imbéciles qui conduisent à la haine de son prochain. Ainsi, dès les premières séances organisées à la MCA, notamment autour du cinéma Hongrois (Marta Meszaros, Itsvan Szabo) par les Journées cinématographiques d'Amiens, je sus que j'avais trouvé ma voie.

Dès le premier Festival du nom, je prenais dix jours de congés sans solde pour venir épauler, à hauteur de mes compétences, la toute petite équipe (tous bénévoles), à l'accueil, au journal quotidien, au stock de films, à l'administration et à l'organisation générale de l'événement.

Jusqu'à ce qu'en 1982 nous décidions de prendre « pignon sur rue » avec le Régent et que je sollicite de mon employeur une année de congé sans solde pour prendre la direction de notre salle.

**Je ne prenais pas  
le temps de manger  
autre chose que de  
la pellicule au temps  
où celle-ci existait  
encore**

Nous allions pouvoir, en dehors du Festival, poursuivre une action de diffusion cinématographique de qualité toute l'année. Hasard de l'histoire, le 28 décembre 1995 est la première séance de cinéma « publique » au Grand Café à Paris

(*Le train entre en gare de la Ciotat*) et le 28 décembre 1982 c'est la première séance du Régent des JCA avec *Diva* de Jean-Jacques Beineix, qui fit un carton.

Nous avons échangé l'après-midi même, mon éternelle complice Farida (Lahsen) et moi le bail que nous venions de signer avec le propriétaire des lieux, contre l'autorisation d'exploiter délivrée par le CNC.

Nous ne connaissions alors rien à « l'exploitation », à la billetterie, aux bordereaux de recettes, et autres formalités et tracasseries quotidiennes de ce métier, nous étions seulement mus par ce désir de montrer des films, des films inconnus, peu connus, méconnus. Des films qui n'avaient, à l'époque, aucune chance de trouver un écran sur la ville, en dehors de quelques séances qu'on pouvait voir à la Maison de la Culture et qui relevait désormais plus du patrimoine, du reste tout à fait nécessaire, que du cinéma d'actualité, ou des séances des ciné-clubs (Ciné-luttes, GLH)... Ce cinéma, qu'on appelle le cinéma d'Art et Essai, était alors invisible sur les écrans des salles de cinéma amiénoises. Ce qui nous conduit à programmer *Diva* pour l'ouverture du Régent. Jean-Pierre Bergeon a remarqué que de nombreux films ne passent pas à Amiens ou font des sorties très discrètes et n'ont aucune chance de rencontrer leur public. C'est le cas de *Diva* qu'il a repéré, et qui confirme qu'il y a une place pour une salle comme la nôtre qui ne concurrence personne et qui donne une chance à de nombreux films plus fragiles.

Pour l'anecdote, le soir même de l'ouverture, nous n'avions pas songé à nous procurer de fonds de caisse pour rendre la monnaie aux spectateurs (qui furent très nombreux ce soir-là) et c'est notre amie Françoise Catonnet qui alla à la banque sur son propre compte nous chercher cette monnaie indispensable.

Des anecdotes, il y en a des centaines pendant ces dix-huit ans d'occupation des lieux jusqu'en septembre 2000 qui a vu l'ouverture du Ciné St-Leu. Mais de 1982 à 1996, c'est-à-dire pendant quatorze années la cohabitation de nos deux équipes du Régent et du Festival ont construit une histoire, qui, je crois est unique en son genre. Le Régent est une émanation du Festival, il en est le fruit qu'il faut faire mûrir. Les deux équipes n'en forment qu'une et l'implication de tous, salariés comme membres des JCA, ne font

pas la différence. Il s'agit d'un même projet qui a des temporalités différentes, d'une grande aventure collective où chacun trouve sa place. On retrouve les invités du Festival au Régent au fil des programmations, on découvre au Régent des cinéastes qu'on invitera au Festival... et vice-versa.



• Dernière séance au régent avec le film *Confort moderne* de Dominique Choisy

Les bureaux du Régent (sans chauffage, et sans confort aucun) se transforment en salle de projection privée, des nuits entières, en fourmière le jour pendant les deux mois de préparation intense qui précèdent le FIFA. Au milieu de toute cette agitation, la programmation du Régent qui depuis 1984 compte deux salles, Raimu (272 places) et Groucho (89 places) se poursuit et se développe.

Ce lieu aujourd'hui n'existe plus « physiquement », il a laissé place à un commerce, mais restent les grands et beaux moments de jubilation cinématographique :

- Les « nuits du Gore » dont chacune pourrait faire l'objet d'un chapitre,
- Les multiples programmations du *Horror Picture show*, dont une avec un *happening* venu tout droit de l'Escurial à Paris, et qui laissait notre Régent en piteux état au petit matin

- Les tournages de films pour lesquels nous nous transformions en Bureau de tournage : *Je suis né d'une cigogne* de Tony Gatlif en 1997 qui d'une certaine façon immortalise le Régent, *Les équilibristes* de Nico Papatakis, avec Michel Picoli, en 1990 ou *Roselyne et les Lions* 1988 de Jean-Jacques Beineix, ou encore

public, le public scolaire, les partenariats avec les salles de la Région, les structures culturelles et associatives de la ville, étaient mis à profit à chaque nouvelle édition du festival, si bien que quarante ans plus tard, il arrive que des enfants qu'on a croisés dans les séances comme simple spectateur, ou dans un atelier d'éducation ou de sensibilisation au cinéma, ont, depuis, rejoint les rangs de l'association aujourd'hui. Il me semble aujourd'hui que le pari est réussi.

Comme en guise d'avertissement, en 1983 sort le film de Federico Fellini *E la nave va* (*Et vogues le navire*). Si une sorte de fatalité est inscrite dans l'expression elle-même, le film évoque les événements déclencheurs de la deuxième guerre mondiale, mais aussi le naufrage d'un monde artistique raffiné et décadent face à la brutalité de la politique et l'évocation de la magie du cinéma (le naufrage se termine par un travelling arrière montrant les décors et l'équipe en plein tournage).

Pour naviguer pendant toutes ces années, il nous aura fallu essayer des tempêtes, nous échouer quelquefois, débarquer des moussaillons, en embarquer de nouveaux, faire fi des vents contraires, et toujours tenir le cap. Le paysage cinématographique a changé sur la ville, et la naissance du nouveau Régent n'y est pas étrangère. Dès sa réouverture en 1983, une sixième salle a vu le jour au Paris, avec l'ouverture en 1984 de notre petite salle Groucho, c'est une sixième salle au Picardy qui voit le jour, puis c'est la création d'une salle de cinéma à la MCA en 1993 (Orson Welles), le marché de l'Art et Essai semble désormais intéresser tout le monde. Les rumeurs vont bon train dans notre petite ville de province, et malgré elles, nous tenons la barre, libres et indépendants. Ce qui nous vaut de travailler sans subvention aucune jusqu'en 1988 tout en étant la cible de toutes les pressions amiénoises. Trop communistes pour certains qui officient une messe intégriste dans le Hall du Régent lors de la mise à l'affiche du *Je vous salue Marie* de Jean-Luc Godard, allant jusqu'à bénir l'affiche, déposer une gerbe ornée d'un ruban violet « Aux victimes de la Culture Lang et Godard », que j'ai précieusement gardé. Pas assez communistes pour d'autres qui me glissent un petit mot sous la grille du Régent : « Enfin, camarade, comment peux-tu programmer un film aussi anti-communiste ! » Il s'agissait de *Boat People* d'Ann Hui sorti en 1982 et qui était programmé au Régent. J'ai aussi gardé ce gentil message dans mes archives.

Nous avons résisté, avec comme carburant le cinéma et notre indépendance revendiquée, seul carburant écologique, issu de la ressource humaine et qui de plus est renouvelable. Développement durable avez-vous dit ? •



• *Diva*, le premier film au régent



## Cinescop & Grapus

C'est Grapus, le célèbre collectif de graphistes militants qui s'occupent de réaliser le logo de Cinescop, la SCOPE qui dirige le cinéma Le Régent. Une manière de revendiquer l'esprit de groupe et l'engagement du comité à la tête du cinéma. On doit à Grapus le logo du secours populaire français ou de nombreuses affiches pour différentes associations engagées..

### Liste des personnes ayant contribué à la création de la société coopérative Cinescop :

Jean-Pierre Garcia, Pascal Pouillot, François Gsell, Marie-Frédérique Garcia, Sylviane Fessier, Driss Agouzoul, Jamel Hyabi, Jacques Vétillard, Line Dumercy, Patrick Gabet, Abdellatif Elhentati, Christian Schnakenbourg, Farida Lahsen, Daniel Fessier, Jean-Pierre Marcos, Anne-Marie Poucet, Camille Jovelin, Alain Jovelin, Françoise Catonnet, Dany Gamard, Christine Gambet, Maurice Bronchain, Jean-Paul Bertiaux, Denise Requier, Yves Malpièce, Gilles Laprevotte, Dominique Fessier, Dominique Sagot, Isabelle Vidal, Jean-Georges Genaux, Michel Driencourt, Nadine Laval, Marie France Delacroix, Guy Delohen, Eliane Cosserat Lefèvre, Patrice Laplace, Michel Luciani, Régis Maquenhem, Liliane Marissal Londeix, Catherine Regond, Laurent Delabie, Jean-Marie Lhote, Élisabeth Begard, Jean-Pierre Bergeon, Jean-Pierre Brethes, Amor Azzelarab, François Cahen, Maryse Berger, René Anger, Jean Louis Crimon, Sansonnette Cosserat, Anne Marie Mangin, Patrice Teddy Colleville, Pascale Lavergne, Richard Piazotta, Annick Darras, Aline Zydziak, Daniel Desesquelle, Isabelle Prat.



• Daniel Lemaire, Fanny Cottençon et Roger Coggio

• Jean-Pierre Marcos et Bernard Roux (courrier picard) à la remise des prix du premier festival en 1980



## À LA RECHERCHE DU CINÉ-MA PERDU...

/ JEAN-PIERRE MARCOS

Avec le Festival nous savions ce que nous cherchions ; une présence plus forte des images venues d'ailleurs. Pas n'importe quelles images, mais de celles qui font bouger les consciences, apportent une autre vision de l'autre, repoussent les préjugés, les discriminations et forgent la conviction en chacun qu'il faut être curieux pour ne plus avoir peur de l'autre.

Il fallait installer le festival comme un temps de fête et de rassemblement autour du cinéma et faire venir des milliers de spectateurs. Nous étions convaincus que notre enthousiasme allait bousculer les attitudes frileuses et faire entrer dans la ville toutes les couleurs du monde. On peut dire que le chemin fut long, parfois décourageant. Les vents contraires qui soufflaient auraient pu nous faire tomber. Mais la formidable énergie citoyenne de mai soixante-huit nous a portés pour imaginer de nouvelles aventures culturelles et artistiques.

Le Festival s'est imposé dans la ville et très vite nous avons compris que ce temps fort cinéma une fois par an ne pouvait constituer un point d'appui suffisant. Il devenait indispensable d'avoir un lieu permanent pour continuer toute l'année à susciter de la curiosité et répondre aux demandes des publics.

À Amiens, à la fin des années soixante-dix, les salles de cinéma rescapées de l'après-guerre, fermaient les unes après les autres. C'était aussi le besoin d'inscrire cette action dans le quotidien, par un contact régulier avec le public, et surtout sauver au moins une salle.

Un temps nous avons rêvé, sur Le Pax qui se trouvait rue des Otages et dans lequel nous avons organisé le premier Festival en 1979. L'Evêché était propriétaire des murs, mais le fonds de commerce pour l'exploitation du cinéma était propriété de Monsieur et Madame Bosse. Ce dernier était également propriétaire du fonds de commerce du Régent, dans lequel Jean-Pierre Bergeon, Jean-Pierre Garcia et toute l'équipe de Ciné Critique avaient organisé entre 1970 et 1977 des séances de ciné-club. Si nous étions à peu près au point pour l'organisation d'un festival, par sa forme associative, citoyenne et militante, nous nous sommes vite rendu compte qu'avec l'exploitation commerciale d'un cinéma, nous entrions dans un monde inconnu. Celui de l'industrie du cinéma et toute sa pleine puissance de rêve, mais aussi ses règles administratives contraignantes.

Les membres de Ciné Critique qui suivaient une formation juridique, allaient être très précieux pour affronter une réalité plus industrielle et commerciale que culturelle. En la matière, le culturel nous a permis de produire le carburant nécessaire à nourrir notre conviction. Avant de prendre ce chemin

**Le culturel nous a permis de produire le carburant nécessaire à nourrir notre conviction**

compliqué, nous avons cherché une solution en phase avec nos aspirations associatives. Il y avait bien un ancien cinéma-théâtre privé rue Metz l'évêque, qui deviendrait ultérieurement un restaurant, mais qui demandait beaucoup trop de travaux et la possibilité d'avoir un lieu communal était impossible s'agissant d'une utilisation quotidienne.

Le concept d'une salle de cinéma art et essai associative n'était pas encore très avancé dans les pensées. Il faudra attendre le milieu des années quatre-vingt pour que sur le plan national et local, les élus admettent le bien-fondé de la dimension culturelle des activités cinéma.

Difficile de faire comprendre qu'un film de Bergman, une séquence de Fellini Roma jetaient plus de lumière sur les êtres humains

2) lieu d'importants travaux de rénovation, ou à la Maison de la Culture dont l'espace important pourrait facilement s'en accommoder. C'est possible et tout à fait réalisable.

Avec le Régent, il y aurait un objectif à court terme à réaliser : être rentable. Exploiter les locaux de manière imaginative. J'ai rêvé d'une Maison de cinéma qui remplacerait le Régent. Rêve ne s'étant pas fait en un jour, avant d'arriver à cela on pourrait concevoir un ensemble commercial attractif plus ou moins lié au cinéma au Ruz de l'Église, en ne gardant que la petite salle commune salle de Projection - Le hall et le couloir sont vides, il est facile d'y concevoir un bar sympa, une librairie de cinéma avec vente de posters, de cartes postales cinéma, et de cassettes vidéo, et je ne sais quoi dans la grande salle : un gymnase, une piscine, une pétanque, un plateau de cinéma, une discothèque. Également dans un premier temps on peut y conserver une maison des associations en y installant le Service Culturel ou l'Office Culturel (plutôt l'Office Culturel un peu soufflé Place Juvigny).... Il reste le 1<sup>er</sup> étage, le 2<sup>e</sup> étage et le grenier où des aménagements sont possibles, et dont l'ensemble est

• Extrait d'une lettre de Michel Luciani de 1987

que n'importe quel discours, le romanescque n'était pas à l'ordre du jour pour faire bouger la société. Conscients de cette réalité parmi les expériences qui se mettaient en place au niveau national, nous avons repéré celle des cinémas Utopia à Avignon. Ce projet des Utopia a été monté par Anne-Marie Faucon et Michel Malacarnet. Ils avaient la même conviction que la nôtre,

une passion du cinéma d'auteurs, créateurs de ciné-clubs, dans des cinémas indépendants, comme Le Seize 35 et l'Arsenal à Aix en Provence.

Riches de cette histoire et de l'environnement culturel favorable d'Avignon, ils vont en 1976, se lancer dans la gestion commerciale d'une salle et adosser cette salle au festival

« les Territoires Cinématographiques d'Avignon ». Mais le contexte culturel d'Amiens n'était pas le même que celui d'Avignon ; la dynamique produite par le festival de théâtre de Jean Vilar depuis 1947, avait des effets sur le développement culturel de la ville.

À Amiens, tout était culturellement à développer, le premier festival des Arts de la Rue « La fête dans la ville » venait d'être créée en

juin 1978, le Festival du film en 1979. Dès lors, nous savions que le chemin pour concrétiser ce projet de cinéma, serait long.

Faire avancer l'idée et s'affranchir de cette question de la structure commerciale permettant l'exploitation d'un fonds de commerce pour reprendre le Régent, serait primordial. À nous d'inventer, d'imaginer, de trouver une solution juridique qui soit en phase avec notre éthique associative. Pascal Pouillot, pilotait cette réflexion, à lui de nous faire comprendre que pour sauver Le Régent et se rendre propriétaire du fonds de commerce du Régent il fallait créer une SARL. Il va suggérer la création d'une Société Coopérative Ouvrière de Production. La création d'une Scop répondait à la philosophie de notre projet, de faire de ce cinéma un bien commun partagé. En créant la « CINESCOP » il y avait comme une tentative un peu folle de créer un mini phalanstère du cinéma et de croire à une belle Utopie. D'autant que les professionnels du secteur des SCOP rencontrés, au Courrier Picard, à l'Union des Peintres Amiénois ou à l'Imprimerie Nouvelle, qui avaient inscrit au sortir de l'année 1945 leur démarche d'entreprise dans cette mouvance, pour combiner à la dimension économique, une partie sociale et participative des salariés nous avaient mis en confiance pour expérimenter une SCOP dans le domaine du cinéma. Ces responsables amiénois, et des amis de Forcalquier, nous avaient précisé qu'une SCOP ne pouvait verser des dividendes à ses actionnaires. Les bénéficiaires devaient être réinvestis dans l'entreprise et d'autre part aller vers les salariés qui devaient en être actionnaires majoritaires. La « Cinescop » est née le 28 octobre 1982, avec une quarantaine de personnes, toutes passionnées de cinéma ou intéressées pour « accompagner, encourager » une aventure culturelle singulière.

Cet aspect juridique réglé, il fallait maintenant passer à la partie négociation avec le propriétaire du fonds de commerce et ensuite avec celui qui possédait les murs.

Pour le fonds de commerce, la personnalité très attachante de l'exploitant et les collaborations mise en place avec les séances de ciné-club de Ciné Critique ont facilité les discussions. Notre engagement à lui racheter son fonds de commerce a été déterminant. Pour conclure la transaction, il fallait aussi un accord du propriétaire des murs qui n'habitait pas Amiens. Cela nous a contraints à plusieurs mois de négociations pour obtenir son accord. On approchait de l'ouverture du Régent, il fallait commencer à réfléchir à la programmation.

Sylviane Fessier passionnée par le cinéma, militante du Mrap et déjà impliquée dans le Festival quitte son travail à la Sécurité

Sociale pour se lancer dans l'aventure avec son amie Farida Lahsen, elle aussi passionnée de cinéma et salariée sur le festival ; un groupe de sélection des films est créé. Mais, car dans ce genre d'aventure il y a toujours des « mais », l'état de la salle nécessite des travaux pour la rendre présentable et accueillante. Un dossier d'autorisation de travaux devait être déposé à la Mairie. Sur la base d'un compte d'exploitation prévisionnel validé par le Centre National du Cinéma, nous obtenons une avance sur la TSA (Taxe spéciale additionnelle). Une sorte de réserve financière destinée aux investissements, tels que des travaux, qui est constituée par l'exploitant, auprès du CNC par le prélèvement sur chaque billet.

Avec une énergie incroyable, nous réussissons à mener tout cela et comme nous voulons absolument ouvrir au plus vite, nous lançons les travaux dont le dossier a été préparé par notre ami et actionnaire, l'architecte Jean-Paul Bertiaux. Les services de la ville nous informent que pour avoir le feu vert définitif du Maire, il faut aussi l'autorisation du propriétaire des murs. Nous reprenons contact avec lui, il vit dans le sud près de Hyères, à St Jean de l'Esterel. Il n'a pas envie de rediscuter avec nous et il n'a pas le temps de monter à Amiens. Avec Jean Paul, nous insistons et lui proposons de venir le voir pour lui présenter les travaux il accepte de nous recevoir. Nous débarquons à Hyères, nous déjeunons avec lui dans un resto près du port. Il essaye de jouer le coup du patron pas gentil, comme il l'a fait avec l'ancien exploitant. On lui fait comprendre qu'il n'est pas question de payer pour obtenir son autorisation, tout juste on accepterait une légère augmentation du loyer une fois les travaux d'embellissement terminés et payés. Il ne veut rien entendre et il nous dit en quittant le resto « vous pouvez attendre pour les travaux je ne signerai pas ». À ce moment-là, nous l'informons que les travaux sont terminés et qu'on ne peut plus revenir en arrière. Furieux il part en nous informant qu'il va réfléchir et nous donnera sa réponse dans l'après-midi. Il nous fait attendre jusqu'à 18 h. Enfin, il appelle le resto (pas de téléphone portable à l'époque) pour nous annoncer que nous sommes des « Jeunes cons », mais qu'il apprécie qu'on soit venu le voir pour lui parler franchement et qu'il est content d'avoir rencontré des gens encore plus « gonflés » que lui, et que par conséquent, il signera les papiers de la Mairie.

Le Régent peut enfin ouvrir le 28 décembre 1982 avec le film *Divia* de Jean-Jacques Beineix. Le film n'a pas été bien accueilli à sa sortie, mais il retrouve une belle santé après son succès aux États-Unis. Une idée géniale de Jean-Pierre Bergeon ; ce film va faire un tabac pour l'ouverture avec plus de deux

mille cinq cents entrées. Cette euphorie sera de courte durée, le cycle de cinéma japonais qu'on propose ensuite fait un bide total et là les ennuis commencent ou reprennent.

Problèmes avec les distributeurs qui nous mettent la pression en plaçant une partie des films art et essai au Paris et au Picardy, problèmes de trésorerie, inexistante au départ, problèmes avec la toiture qui fuit. Mais le clos et le couvert, comme le stipule le bail que nous avons signé, sont à notre charge et nous voilà engagés à nettoyer au karcher les morceaux d'Eternit de l'immense toiture pour dégager les mousses qui soulèvent les tôles et qui laissent passer la pluie dans la salle. Problèmes avec la tenue des caisses, les permanences assurées par les bénévoles et sociétaires de la SCOP ne sont pas suffisantes. Il faut embaucher un minimum de personnes pour assurer un maximum de séances tous les jours. Bon gré mal gré, les choses se mettent en place on trouve un chemin d'équilibre.

Nous sommes toujours à la recherche d'un film porteur type *Divia* qui va nous sortir la tête de l'eau. On a l'opportunité un jour à force de pression d'avoir le film en sortie nationale de Schlöndorff *Un amour de Swann* avec Alain Delon, Jeremy Irons, Ornella Mutti et Fanny Ardant.

Le groupe constitué pour la programmation pense que ce sera un film porteur, sauf Sylviane. La négociation est dure avec la Gaumont, nous obtenons le film à des conditions qui nous semblent (et à nous seuls) raisonnables : « un minimum garanti de soixante-cinq mille francs à valoir sur tous les films Gaumont qui suivraient » et demandons à Sylviane de le programmer malgré ses très fortes réticences. Malheur à nous, le film fait un flop nationalement et localement. En fait le principe des distributeurs est simple, si vous prenez un film qui marche, tout le monde en profite, distributeur et exploitant et s'il ne marche pas c'est l'exploitant qui s'endette. Nous sommes alors, pieds et mains liées à la Gaumont qui nous imposent, de prendre tous les films qui sont difficiles en faisant courir l'à-valoir et donc adieu les recettes. Notre trésorerie est exsangue. À partir de cette expérience, on ne peut plus édifiante, le collectif pour programmer les films est suspendu, on convient alors que seule Sylviane Fessier serait chargée de la programmation avec l'aide de Jean-Pierre Bergeon, en assurant le travail de direction jusqu'à une première fermeture en novembre 1987.

Notre idée de la présence d'un cinéma Art et Essai adossé au festival a avancé dans la pensée culturelle des politiques, grâce à l'engagement personnel du maire René Lamps et l'engagement de son adjoint à la culture Daniel Lemaire.

Dans un courrier Bertrand Tavernier invité du Festival, pose la question de la survie du cinéma d'auteurs et du maintien à Amiens du Régent. À ce moment-là, le cinéma en France se porte mal, les petites salles indépendantes ferment une à une ; plusieurs manifestations ont lieu à Paris et dans les grandes villes pour alerter le ministère de la Culture et le CNC. De notre côté, le loyer exorbitant nous met en déséquilibre financier. Dans ce contexte mouvementé, La SCOP n'est plus d'actualité elle est appelée à disparaître. Nous devons faire un retour vers l'association des JCA qui deviendra l'unique actionnaire d'une EURL.

Cette modification permettra au Régent de redémarrer en juillet 1988 avec la première subvention municipale de fonctionnement. En 1989, Gilles de Robien souhaite maintenir les cinémas en centre-ville ; pour lui pas question de laisser partir le complexe Gaumont qui est envisagé sur les zones commerciales en périphérie, et il souhaite garder un cinéma art et essai en ville, dans le cadre de son ambitieux projet de replacer l'Université au cœur de la ville.

Après avoir soutenu en 1993, la création du cinéma Orson Welles à la Maison de la Culture, il propose de créer un cinéma sur Saint-Leu. Il demande à Fred Thorel adjoint à la culture de réfléchir à ce grand projet pour renforcer l'attractivité culturelle du quartier Saint Leu et d'engager plusieurs autres projets :

- agrandissement de la Maison du théâtre
- rénovation de la Lune des pirates
- acquisition de la galerie de la Dodane
- construction du théâtre de marionnettes de Chés Cabotans d'Amiens

C'est dans cette logique qu'est prise la décision de stopper l'exploitation du Régent et de créer une salle de cinéma dans le quartier Saint-Leu, rue Vanmarcke.

La dernière séance du Régent se fera avec la projection du film de Dominique Choisy *Confort Moderne* le 26 septembre 2000.

Le choix extrêmement difficile de ne faire qu'un écran a été, entre autres, la conséquence de la création du studio Orson Welles, et de l'espace urbain qui était réservé à la réalisation du Ciné St-Leu rue Vanmarcke, qui ne permettait de réaliser qu'une seule salle de deux cent cinquante places. Choix qui nous a posé des problèmes au niveau des commissions nationales du CNC, notamment avec l'AFCAE, qui luttait dans ces années contre la disparition des salles Art et Essai.

Le Ciné St-Leu ouvre le 4 octobre 2000 avec le film de Lars Von Trier : *Dancer in the dark* avec Catherine Deneuve et Björk •

# Fenêtre sur cou

*L'époque des ciné-club  
à Amiens, quand  
la cinéphilie rime  
avec l'engagement*

• Jean Pierre Cordier et Sylviane Fessier

## ET SI ON ÉVOQUAIT CINÉ-LUTTES?

/ PAR JEAN-PIERRE CORDIER

C'est en 1978 que des militant(e)s du PSU amiénois créent une association Ciné-Luttes, sise au 4 rue des Archers ; leur but « dénoncer et combattre la carence de la distribution commerciale à Amiens, présenter des films donnant la parole aux multiples formes de luttes collectives ou individuelles... » (extrait des statuts).

Les projections auront lieu à la salle Dewailly, salle toute en longueur, austère et décrépie avec des rangées de fauteuils basculants en bois, une cabine de projection à l'étage avec deux appareils 35mm à arc, couplés par un système d'asservissement à volet qui permet de passer d'une bobine à l'autre sans coupure d'image (en principe!) et une rembobineuse. Thierry Billet et Élisabeth Delozanne sont les chevilles ouvrières de l'équipe avec une programmation, d'abord assez aléatoire quant aux dates, mais avec deux séances. Leur programmation fait la part belle aux comédies italiennes, sociales et douces-amères, mais aussi aux films de Théo Angelopoulos (*Le Voyage des comédiens (O thiasos)*, 1975,...) ou Carlos Saura (rappelons-nous *Elisa, vida mía (Élisa, mon amour)*, 1977) avec son leitmotiv d'Érik Satie) tous en V.O., impensable à l'époque dans le réseau commercial amiénois. Mon épouse et moi sommes des spectateurs assidus.

La programmation de Ciné-Luttes se régularise sur un jour fixe et une seule séance pour fidéliser le public ; on se partage la salle avec Cinéma et Culture du Maghreb de l'ami Brahim Benabbad. Il nous arrivera même d'être coorganisateur pour quelques séances, tout comme avec le GLH (Groupe de libération homosexuelle).

Pour étoffer l'équipe, Thierry et Élisabeth me proposent d'intégrer leur petit groupe, bien que non encarté au PSU et simple « com-

pagnon de route » comme on disait alors. J'avais donné un coup de main au ciné-club La Chouette (créé en 1976 au sein du Crédit Agricole de Picardie, notamment par des militants CFDT) en animant des projections (dans leur salle à la Croix-Rompue) et en particulier des films de Peter Watkins (*La Bombe (The War Game)*, 1966, *Culloden* 1964...).

Il n'est pas possible de développer toute la programmation de ces années, mais des films émergent dans nos mémoires :

les films du scénariste Turc Yilmaz Gürney (*Le Troupeau*, 1978, *Yol*, 1982), *L'Une chante l'autre pas* (1977) d'Agnès Varda (avec Valérie Mairesse), *Mais qu'est-ce qu'elles veulent?* (1977) ou encore *Pourquoi pas!* (1977) de Coline Serreau, et avec Coline Serreau cette fois-ci comme actrice *On s'est trompé d'histoire d'amour* (1974) de Jean-Louis Bertuccelli, *Coup pour coup* (1972 ; film sur les ouvrières du textile en grève à Elbeuf) et *Camarades* (1970) de Marin Karmitz (il était alors un réalisateur engagé!), *Xueiv* (1982) de Patrick Brunie (film sur les problèmes liés au vieillissement avec Rufus et Brigitte Fossey, tourné avec l'aide de la CFDT de Lille), *Mourir à 30 ans* (1982) de Romain Goupil. Il y en aurait tant à citer, ce ne

sont là que quelques exemples qui peut-être rappelleront de bons souvenirs à nos spectateurs et qui reflètent la philosophie qui sous-tend le projet. Les conditions de vision-

nement étaient spartiates, la salle Dewailly vieillissait à vue d'œil! « Il faut un cul de militant pour supporter vos projections » disait Chantal, mon épouse. Les projections étaient assurées, pour quelques billets, par un projectionniste professionnel qui travaillait pour le réseau commercial. Mais le problème était qu'il était surchargé de travail et nous craignons souvent qu'il ne soit pas présent.

Il lui arriva, au moins une fois, de s'endormir pendant la projection, ce qui me valut de monter à toute vitesse à la cabine pour basculer d'un projecteur à l'autre.

J'étais devenu président de l'association car Thierry et Élisabeth avaient quitté Amiens pour cause de carrières professionnelles. Alain Letrun, militant du GLH, s'occu-

pait, outre une aide précieuse à la programmation, de la présentation et des débats autour des films. Et puis il y avait Daniel Damerval, fidèle parmi les fidèles, qui me secondait efficacement. Jardinier au domaine de l'abbaye du Gard à Picquigny, il a un bel amour du cinéma et une âme militante. Que de soirées de collages avons-nous fait ensemble... mais aussi un décollage après une lettre extrêmement menaçante de la direction des PTT nous reprochant l'utilisation des cabines téléphoniques comme support à nos affichettes.

L'information sur nos projections était un véritable combat! Heureusement nous avons toujours eu une oreille bienveillante au Courrier Picard. Je me sou-

viens de la montée des escaliers jusqu'à la « locale » du Courrier où l'accueil de Francis Lachat, Patrick Duval ou Christophe Schwal fut toujours chaleureux et nos « communi-



qués» toujours passés in extenso et jamais «caviardés». Il y avait aussi le magazine culturel de Radio Amiens, rue des Jacobins (1983), où Martine Collet me donnait volontiers du temps pour parler de nos films (N'anticipons pas, mais quand Ciné-Luttes cessera ses activités, Martine me demandera d'être «chroniqueur culture» régulier dans son magazine).

Néanmoins, la situation était précaire, outre des finances extrêmement fragiles, des militants quelque peu exténués par la multiplicité des tâches (récupérer puis retourner les bobines dans leurs sacs de jute au Sernam, assurer les collages, les entrées, les animations...), notre projectionniste n'était pas forcément tout seul dans la cabine. Et une ou deux séances furent fortement perturbées par des éclats de voix qui depuis la cabine de projection couvraient le son du film. Lors d'une dernière discussion plus virulente, il fallut calmer le jeu tandis qu'il fallait assurer la projection vaille que vaille! Ce fut sa dernière prestation (non payée!).

Et donc il fallut assurer les projections des films, qui n'en furent d'ailleurs pas plus mauvaises, et j'ai béni les animateurs du ciné-club du patronage et celui de la Ville de Nanterre qui m'avaient initié ado aux mystères de la valise-projecteur 16mm parlant.

La situation était, ne nous le cachons pas, de plus en plus difficile, d'autant que la municipalité d'Amiens nous faisait parvenir une facture pour la location du cirque. Après demande d'explications au PSU, il s'avérait que celui-ci y avait organisé, plusieurs années auparavant, une soirée de soutien où l'association Ciné-Luttes avait servi de support légal. Cette facture dépassait largement deux ans de fonctionnement. Après de multiples et âpres discussions, un compromis fut trouvé : la Ville abandonnait sa créance, mais Ciné-Luttes renonçait à déposer des dossiers de subvention.

Ceci entraînait ipso-facto notre cessation d'activités. Au même moment, Brahim Benabbad de Cinéma et Culture du Maghreb se retrouva devoir cesser l'activité cinéma de son association et il se recentra sur le côté culturel (calligraphie, expos, journées thématiques...).

En 1985, le temps des ciné-clubs à Amiens était bel et bien révolu. Cours camarade... Le vieux monde est derrière toi! •



## LES SÉANCES CINÉMA DU GROUPE DE LIBÉRATION HOMOSEXUELLE (GLH)

/ PAR ALAIN LETRUN

C'est sous les auspices du cinéma qu'eut lieu la première apparition dans une rue d'Amiens du Groupe de Libération Homosexuelle. En janvier 1978, les militants de ce groupe récemment constitué se saisirent, en effet, de l'occasion fournie par la programmation, au Picardy, d'Une journée particulière (Una giornata particolare, 1977), le film si attachant d'Ettore Scola, pour distribuer aux spectateurs un texte qui présentait leurs objectifs : contribuer à la dissipation des préjugés à l'égard des personnes ayant un vécu homo-érotique ainsi qu'à la fin des discriminations dont elles faisaient l'objet dans de multiples aspects de leur vie sociale.

L'accueil, largement positif, reçu par leur initiative les encouragea à faire de la présentation de films qui mettaient en scène des personnages et des situations liées

à cette condition minoritaire, une manière conviviale de rencontrer un public plus large que celui des cercles militants qui soutenaient leur action. La projection en salle rassemble des spectateurs qui peuvent être volontiers disposés à échanger à propos des réalités approchées par un scénario et incarnées à l'image. Pendant sept ans nous avons ainsi renouvelé ces occasions de rencontre et de discussion. L'action tenait d'un artisanat parfois risqué.

À cette époque, l'ancien amphi des Facs de Lettres et de Droit (entrée place Dewailly) était équipé d'une cabine et d'un projecteur au format 35mm. Un projectionniste de la Maison de la culture d'Amiens acceptait de venir faire des extras. Un copain dessinait nos affiches tirées avec l'aide d'un autre et de son matériel de sérigraphie. Le plus délicat était la négociation avec les distributeurs, méfiants à l'égard d'une association dépourvue de billetterie officielle et désireuse de louer une copie pour une séance unique. Les forfaits imposés n'étaient pas particulièrement «gay friendly», comme on dira plus tard, et nous dûmes essayer quelques refus. Il fallait aussi assurer une navette au rythme serré entre les entrepôts de la Sernam et la salle de projection. Ce dispositif nous mettait à la merci d'un retard de livraison. C'est ainsi

que lors de notre première, pour laquelle nous avons programmé *Mort à Venise* (*Morte a Venezia*, 1971), l'inoubliable reprise par Lucchino Visconti de la nouvelle de Thomas Mann, il nous fallut renvoyer, la boule au ventre, des centaines de personnes massées dans l'entrée en leur annonçant que la copie n'était pas en gare!

À la fin des années 1970 et au début de la décennie suivante, l'homosexualité a cessé d'apparaître à la marge du scénario, telle une péripétie circonstancielle, comme dans *Macadam cowboy* (*Midnight Cowboy*, 1969) de John Schlesinger ou *Délivrance* (*Deliverance*, 1972)

de John Boorman, par exemple, et on a pu voir sur les écrans quelques films de témoignages, illustrant les difficultés et les bonheurs liés à des moments de la vie amoureuse de couples masculins

ou féminins. Ainsi *Les Amis* (1971) de Gérard Blain, *Les Garçons de la bande* (*The Boys in the Band*, 1970) de William Friedkin ou encore

*Un dimanche comme les autres* (*Sunday Bloody Sunday*, 1971) de John Schlesinger, autant de plaidoyers en faveur d'une acceptation de cette orientation du désir, animés par une volonté de réduire la distance et l'étrangeté par rapport aux comportements majoritaires. C'est alors que surgirent des gestes artistiques forts, comme autant d'affirmations stylistiques singulières. C'est dans cette nouvelle production où voisinent, *Reflets dans un œil d'or* (*Reflections in a Golden Eye*, 1967) de John Huston, *Le Droit du plus fort* (*Faustrecht der Freiheit*, 1975), *Les Larmes amères de Petra von Kant* (*Die bitteren Tränen der Petra von Kant*, 1972) et *Querelle* (1982 ; d'après le roman de Jean Genêt) de Rainer Werner Fassbinder, *Un après-midi de chien* (*Dog Day Afternoon*, 1975) de Sidney Lumet ou *Je t'aime, moi non plus* (1976) de Serge Gainsbourg que nous sommes allés chercher la plupart des appuis ou des emblèmes pour notre démarche, tant la puissance des imaginaires dont ces œuvres étaient porteuses a su ébranler les préjugés et les réticences. Nous avons eu plaisir également à faire découvrir l'univers contemplatif habitant *Les Chevaux de feu* (*Timi zabutykh predkiv*, 1965) puis *La Couleur de la grenade* (*Sayat Nova*, 1969) de Sergeï Paradjanov, accusé en URSS d'un délit plus que douteux qui aurait eu lieu dans un contexte homosexuel.

L'intérêt et le soutien que nous portait l'équipe dirigeante de la Maison de la culture (Dominique Quéhec, Georges Mathieu,

### À la fin des années 1970, l'homosexualité a cessé d'apparaître à la marge du scénario

• Michel Lancelot et Anna Karina qui présente son film *Vivre ensemble* au Picardy



### Ciné-club de Ciné Critique

Dans les années 70, Ciné Critique organise régulièrement des séances au Régent, au Pax ou à l'amphi 600 du campus. De Jean Pierre Mocky qui vient présenter un film au *Rocky Horror Picture Show* en passant par les semaines chiliennes ou hongroises, on annonce déjà la variété du festival à venir.



# La Maison de la Culture

Depuis son inauguration par Malraux en 1966, la MACU est synonyme de cinéma dans la ville. Parole à ses directeurs

• Jean Marie Lhôte et Raul Ruiz



## LA MAISON DE LA CULTURE ET LE CINÉ-MA

/ PAR JEAN-MARIE LHÔTE

Dès l'origine, le cinéma est partie prenante des activités d'une Maison de la culture. Le texte fondateur en la circonstance est celui d'Émile-Joseph Biasini, en 1962, qui présente le projet d'André Malraux, dont il sera l'artisan — il vient d'être nommé le 11 décembre précédent directeur du Théâtre, de la Musique et de l'Action culturelle au ministère des Affaires culturelles et produit ce

document détaillé de vingt-et-une pages. Après avoir insisté sur la qualité des prestations que doivent promouvoir les Maisons à venir, il écrit : « À cette notion de haut niveau, la Maison de la Culture doit ajouter celui de polyvalence [...] La Maison de la Culture doit offrir les moyens d'une expression parfaite dans le domaine du théâtre, de la musique, du cinéma, des arts plastiques, de la connaissance littéraire, scientifique ou humaine... » . Il convient de se souvenir que, dans les années 1960, la télévision est loin d'être répandue dans tous les foyers ; en 1965 seuls 40 % des Français possèdent un téléviseur. Lors de l'ouverture de la Maison de la culture d'Amiens (MCA), il existe ainsi, au deuxième étage, une salle avec un téléviseur permettant à de petits groupes de

venir suivre les émissions culturelles intéressantes ; il existe aussi, à côté, une salle d'audition de disques « trente-trois tours » avec une douzaine de fauteuils confortables munis chacun d'un casque d'écoute, permettant aux amateurs de demander telle ou telle œuvre de musique, choisie dans un catalogue fourni et la responsable de cette discothèque met en route l'audition. Il y a toujours quelques fauteuils occupés, témoignant de l'intérêt des visiteurs

séduits par cette nouveauté. Ce deuxième étage héberge également la salle de lecture où livres, revues, journaux sont mis à la disposition du public. Il est important de situer le contexte dans lequel se situent alors les expressions artistiques développées à travers la télévision naissante et le cinéma...

L'inauguration officielle de la MCA, sous la présidence d'André Malraux, a lieu le 19 mars 1966. Dans les semaines précédentes, une période que l'on peut qualifier de rodage permet de présenter quelques spectacles et

des films. Il s'agit de vérifier la bonne tenue des installations et de préparer le personnel à une activité qui va se révéler intense. Lors de cette période préparatoire, le public peut découvrir, par

exemple, *La Tempête*, de Shakespeare mise en scène par Gabriel Monet ou *Le Partage de midi* de Claudel, présenté par Jean-Louis Barault. Signe de sa connaissance intime de la vie du théâtre, Philippe Tiry, le directeur de cette Maison, invite aussi une jeune compagnie naissante. Il s'agit du Théâtre du Soleil animé par Ariane Mnouchkine avec son premier spectacle, *Le Capitaine Fracasse*, d'après Théophile Gautier. Il ne s'est pas trompé!

Les tout débuts du cinéma sont un peu chaotiques. En effet les titres annoncés sur le programme ne correspondent pas toujours aux projections réalisées, telles qu'elles sont notées sur certaines fiches ; par exemple, pour le 19 février 1966 le film annoncé est *Un homme est passé* (*Bad Day at Black Rock*, 1955) de John Sturges, alors que le film projeté ce jour-là, fut *L'Homme de l'Ouest* (*Man of the West*, 1958) d'Anthony Mann... Le premier relevé conservé concerne *La Ruée vers l'or* (*The Gold Rush*, 1925) de Charlie Chaplin projeté sur trois jours, les 16, 17 et 18 février 1966 avec un total de huit séances réunissant 1 692 spectateurs. *L'Homme de l'Ouest* projeté les 19 et 20 février avec quatre séances réunit 483 spectateurs. On trouve ensuite le 21 : *Le Quarante et unième* (*Sorok pervyy*, 1956), de Grigori Tchoukhraï, avec une seule séance pour 116 spectateurs. Deux séances de dessins animés le 24 février réunissent 217 spectateurs et le même jour en soirée *Judex* (1983), de Georges Franju : 182 spectateurs. Si le public est comblé, il est facile d'imaginer que ces séances de cinéma à répétition peuvent ne pas être du goût des professionnels, animateurs des salles existantes à Amiens, qui voient là une concurrence subventionnée de mauvais aloi.

COMMENT GÉRER CETTE ARRIVÉE DANS UNE BONNE HARMONIE?

Très vite des contacts sont pris qui remontent au plus haut niveau, c'est-à-dire jusqu'au

Directeur général du Centre National de la Cinématographie. Le CNC a en effet pour mission la défense des intérêts généraux de la profession. Après plusieurs échanges au cours de l'année d'ouverture, André Holleaux, le directeur en question, adresse une lettre au Directeur général des Arts et Lettres en date du 19 janvier 1967 en donnant les premières indications : autorisation valable à concurrence de quatre journées par mois ; films devant être obligatoirement choisis sur une liste agréée par le CNC ; films soumis pour accord aux directeurs des salles de la commune.

Ceci est discuté au cours des mois suivants et un accord entre la Maison de la culture et les exploitants de salles de cinéma intervient le 3 octobre 1967. Le *Courrier Picard* en fait l'annonce le 6 octobre : « Accord pilote conclu à Amiens entre la MCA et les directeurs de salle de première vision. -- Places à 3,50 francs sur présentation de la carte MCA. -- Harmonisation des programmes. -- Coopération artistique. -- L'expérience qui révolutionne les usages professionnels sera, si elle réussit, étendue à la France entière. Amiens qui s'est déjà trouvée, dans plusieurs secteurs, en position de ville-pilote, l'est de nouveau dans un domaine dont l'importance apparaîtra à l'issue de l'expérience qui commence. À dater de mercredi prochain, en effet, le ministère des Affaires culturelles, la direction des Maisons de la culture, le Centre National du Cinéma, pour le gouvernement d'une part, la Fédération des exploitants de cinéma, d'autre part, ainsi que les distributeurs, auront l'œil sur la ville. »

Il convient donc de considérer les programmes cinéma de la Maison de la culture à partir de la rentrée 1967. Philippe Tiry se tient dans la norme imposée par l'accord. Il connaît moins l'univers du cinéma que celui du théâtre, mais tient à ce que, ici comme ailleurs, les propositions soient exemplaires ; aussi fait-il appel à un jeune écrivain et critique, Pierre Ajame, qui publie cette année-là, chez Flammarion, *Les critiques de cinéma*, dans la collection « Le procès des juges ». On peut lire dans le premier numéro du journal de la Maison de la culture (sept.-oct.1967) : « Rappelons que, périodiquement, la Maison de la culture d'Amiens projette des grands films avant leur sortie à Paris. Ces films ne sont pas choisis au hasard. La série en cours, la première, est consacrée au jeune cinéma de l'Est dont les réalisations actuelles sont aussi importantes que le furent en leur temps celles du "néo-réalisme" italien ou de la "nouvelle vague" française. La responsabilité du choix est laissée à Pierre Ajame qui présente également les films. Après *Éclairage intime* (Tchécoslovaquie) et *L'Homme n'est pas un oiseau* (Yougoslavie), voici *Les dix-mille soleils* (Hongrie). » Dès le départ, il y a donc à la MCA un Responsable

cinéma des plus compétents et nous trouvons dans les mois suivants la projection de films de Joris Ivens, Dusan Vukovic, Chris Marker, Istvan Gaal, Armand Gatti, Yukio Aoshima, Pierre Kast... Le cinéma possède sa rubrique dans le journal mensuel de la MCA, au même titre que les expositions. L'événement de cette première saison reste la projection, le 14 novembre 1967, de *La Chinoise* (1967), de Jean-Luc Godard, en présence de l'auteur, suivi d'un débat mémorable dans le grand théâtre, dont on trouve un large écho dans le journal de la MCA du 1<sup>er</sup> octobre 1968

— UN AN PLUS TARD...

C'est qu'entre temps se sont produits les fameux Événements de mai 1968. La contestation se focalise et s'exprime à Amiens au sein de la Maison de la culture qui bouillonne de débats et finalement se voit contrainte de fermer ses portes — c'est une autre histoire qui n'a pas sa place ici. À la rentrée d'octobre 1968, la réouverture s'effectue normalement.

En feuilletant les programmes suivants, on trouve trois films d'Alain Robbe-Grillet et une rencontre avec lui, des courts-métrages d'actualité sur la guerre 1914-1918, des films de diverses nationalités, de nouveau Godard, avec *Le Petit Soldat* (1963)... L'énumération exhaustive n'est pas utile, mais elle montre combien le cinéma est tenu en estime à la MCA, Pierre Ajame intervenant dans cette programmation

et présent dans les rencontres. Lorsque Philippe Tiry quitte le navire en 1971, l'ancrage du cinéma à la MCA est irréversible. À l'extérieur, la situation s'est modifiée, en particulier avec l'apparition et le développement de la télévision en couleur. Le son se perfectionne. La petite salle de la MCA avec son téléviseur en noir et blanc, devient obsolète, la discothèque suivra. Sous la direction de Dominique Quéhec, son successeur, le cinéma conserve sa bonne place dans les programmations. C'est lui qui engage un responsable, intégré au sein du personnel, pour s'occuper de l'activité cinéma, en l'occurrence Gilles Laprévotte.

Nous arrivons alors en 1981, lors de ma nomination comme directeur de la MCA. Personnellement je ne possède aucune vraie culture cinématographique. C'est difficile à imaginer aujourd'hui, mais pour les personnes de ma génération, nées entre les deux guerres, le cinéma n'avait aucune place dans notre jeunesse — la seule expérience visuelle de ce type vint de quelques séances à partir d'un Pathé-Baby projetant des saynètes comiques sur un écran modeste... Pensionnaire tout au long de ma scolarité, je ne pense pas avoir vu plus de cinq ou six films en salle avant mon service militaire en 1948. Par la suite, je me suis bien entendu « rattrapé » en fréquentant les salles d'essais du Quartier latin, avec de belles sensations, mais je préférerais tout de même

les grandes émotions du théâtre : Jean Vilar et le Théâtre National Populaire au Palais de Chaillot, fut pour moi et pour beaucoup, une véritable déflagration artistique et culturelle. Je me souviens cependant d'une rencontre amicale avec un proche de la revue *Téléciné*, qui me proposa d'écrire un texte. Je choisis le film de Sacha Guitry *Si Versailles m'était conté*, qui venait de sortir ; c'était en 1954. L'article fut publié, mais cette petite « défense et illustration » du film d'un écrivain alors complètement méprisé, surtout dans les milieux quelque peu intellectuels et engagés ne fut sans doute pas assez du goût de la rédaction de la revue et la collaboration s'arrêta là.

En ce qui concerne la place du cinéma dans la MCA, la présence de Gilles Laprévotte suffit à me rassurer lors de mon entrée en fonction, et lorsque, à la fin de l'année 1981, Jean-Pierre Marcos est venu me proposer d'accueillir dans la Maison le Festival du cinéma, il n'y eut de ma part aucune hésitation ; la réponse fut immédiatement positive, sans besoin d'un délai de réflexion ni nécessité de consulter mon équipe. C'était être fidèle aux origines, aux prescriptions d'Émile-J. Biasini, aux propositions de l'ami Pierre Ajame, que je devais bien connaître par la suite. Le Festival avait connu une première édition en 1980, à l'extérieur de la Maison, il s'y déroulera désormais chaque année à partir de novembre 1982 •

## POUR QUELQUES DOLLARS DE PLUS

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE GILLES LAPRÉVOTTE DATÉE DE 1986,

Amiens, ville de cinéma! allons donc, l'affirmation peut paraître péremptoire. Pas tant que cela quand on y regarde de plus près. Le Festival International du Film d'Amiens dont c'était en novembre 1986 la sixième édition a trouvé et son créneau et sa vitesse de croisière, un public nombreux et la reconnaissance des professionnels : pendant dix jours, c'est une vitrine largement ouverte sur le cinéma, celui qui se fait aujourd'hui aux quatre coins du monde et qui permet au spectateur d'appréhender la vie et les problèmes d'autres pays, de découvrir d'autres images, d'entendre d'autres voix.

Ce temps fort annuel ne doit pas masquer l'activité cinématographique qui se fait au jour le jour et plus spécialement à travers les salles qui œuvrent à la promotion d'un cinéma de qualité ouvert à toutes les tendances actuelles. Or le paysage cinématographique a depuis le début des années 80 évolué ; le fort courant cinéphile des années 70 s'est essouffé et le cinéma de grande consommation, sans aucun sens péjoratif, l'a rejeté un peu trop dans les marges. Partant du principe que l'union fait la force, le Régent et la Maison de la Culture d'Amiens ont associé depuis septembre 86 leurs forces en vue d'harmoniser leurs programmations et de s'associer pour proposer au public certains temps forts. Ainsi de septembre 86 à mars 87, cinq opérations communes auront été proposées aux amateurs de cinéma.



# L'homme à la caméra

*Amiens, ville de cinéma!  
Les plus grands sont venus poser  
leurs caméras dans la ville*

## QUAND MICHEL PICCOLI JOUAIT JEAN GENET DANS LE CIRQUE D'AMIENS

/ PAR JEAN-PIERRE MARCOS & SYLVIANE FESSIER

En 1990, Nikos Papatakis vient tourner son film *Les Équilibristes* dans le cirque Jules Verne, il est en amitié avec Jean Genet dont il a en 1950 produit le film *Un chant d'amour*. Le scénario est construit à partir de l'ouvrage de Jean Genet *Le Funambule* inspiré par sa rencontre avec Abdallah Bentaga, jeune acrobate au visage ascétique de guerrier oriental. Pour jouer le rôle de Jean Genet mort en 1986, Papatakis choisit son ami Michel Piccoli.

Leur complicité s'inscrit dans l'aventure du cabaret de *La Rose Rouge* que Papatakis avait ouvert avec Juliette Gréco à Paris.

Michel Piccoli sera présent à Amiens pendant presque un mois, il va incarner un saisissant Jean Genet. On peut dire que pour ce film Piccoli entra dans l'âme de ce dernier. Il se met dans la peau du personnage de Marcel, un écrivain qui rencontre un jeune artiste al-

gérien qu'il vient de faire libérer après une rafle à Paris pendant la guerre d'Algérie et dont il tombe amoureux.

Marcel (Michel Piccoli) doit entreprendre avec le jeune artiste un apprentissage rude et sans relâche jusqu'à l'épuisement. Cette tension se sentira tout au long du tournage, ni fête, ni soirée arrosée, du travail rien que du travail. Chaque soir, Charly un bénévole du festival le ramenait en Normandie. Le film sera présenté à la Mostra de Venise en 1991. Il reste au même titre que *Roseline et les lions* de Jean-Jacques Beineix comme un beau témoignage de la rencontre entre le cirque et le cinéma.

De cette époque est née, une amitié avec le producteur du film, notre regretté Humbert Balsan. Humbert qui avait fait ses études au Lycée de la Providence d'Amiens. Par amitié pour nous il ramena l'année suivante au Festival Michel Piccoli qui était à l'affiche du *Bonaparte* de Youssef Chahine qu'il avait produit et que nous avons reprogrammé au Régent à cette occasion. Humbert était aussi le producteur de *Baton Rouge* de Rachid Bouchareb, présenté en compétition au Festival d'Amiens en 1985, Rachid Bouchareb auquel le Festival rendra hommage en novembre 2020. Humbert nous disait avec un sourire amusé : « j'aime produire les films de mêtèques », ça tombait bien, nous qui aimions les montrer •



## GERMAINE DULAC

/ PAR CLÉMENT LAFITE

Née le 17 novembre 1882 à Amiens, Germaine Saisset-Schneider fut l'une des grandes figures de la cinématographie française de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Après une enfance troublée, entre un père militaire absent et une mère en proie à la dépression, elle trouva refuge chez sa grand-mère maternelle à Paris qui l'initia très tôt aux arts et à la culture. En 1905, elle se maria avec le militant socialiste Albert Dulac avec qui elle coproduira ses premiers films et dont elle portera le nom de famille même après leur divorce en 1922.

Elle débuta sa carrière en écrivant des articles pour le journal féministe *La Française*, dans lequel elle mettait régulièrement en avant des figures de femmes dans une rubrique intitulée *Figures d'autrefois et d'aujourd'hui*. Elle poursuivra, tout au long de sa carrière de cinéaste, des collaborations avec des associations féministes notamment en tant que conférencière. Elle devint par la suite critique théâtrale et se lança dans l'écriture de pièces à partir de 1907, période pendant laquelle elle rencontra nombre de ses futurs collaborateurs. Germaine Dulac s'initia à la mise en scène cinématographique dès 1915 et réalisa plus d'une vingtaine de films jusqu'aux années 1930. Parmi ses œuvres les plus célèbres, *La Souriante Madame Beudet* (1921) préfigure le talent technique de la cinéaste. Elle use de prismes, de surimpressions et d'un montage rapide afin de transcender l'âme tourmentée de son héroïne faisant face à un mari pervers. Ces mêmes techniques seront utilisées dans *La Folie des vaillants* (1925), film inspiré de récits de Maxime Gorki, où Dulac incite le spectateur à voir le cinéma comme on écoute de la musique, c'est-à-dire dégagé de toute logique littéraire, mais basé sur les sensations pures provoquées par les images.

L'une des autres pièces maîtresses de Dulac est *La Fête espagnole* (1920), écrit par le jeune Louis Delluc, critique cinématographique reconnu et chef de file de la cinéphi-

lie naissante. Ce film, dont malheureusement il ne reste aujourd'hui que quelques fragments, fut considéré par nombre de figures majeures, à l'instar de Jean Epstein et Henri Langlois, comme une œuvre majeure de la cinématographie française de l'entre-deux-guerres, et fut qualifié de film impressionniste par les historiens du cinéma, retenant cependant davantage les qualités de scénariste de Delluc et minorant l'apport esthétique et cinématographique de Dulac. La cinéaste rechercha, comme d'autres de ses contemporains, la beauté de la symphonie visuelle, sans pour autant réussir à l'atteindre selon ses propres aveux. Elle s'en approcha cependant, en réalisant trois courts-métrages abstraits à la fin des années 1920, s'inscrivant dans le travail expérimental de l'avant-garde

de cette époque, de Man Ray, Chomette ou Moholy-Nagy. À l'avènement du sonore, Dulac s'orienta vers la production, en particulier d'actualités cinématographiques. Elle dirigea notamment la section des actualités de la société Gaumont et ce, jusqu'à sa mort en 1942. L'une de ses dernières œuvres, *Le Cinéma au service de l'Histoire* (1935) est un montage effréné d'images d'archives sur l'évolution politique des dernières décennies et sur l'avènement des grandes puissances mondiales.

Dulac est restée dans les mémoires de l'histoire du cinéma pour la réalisation de l'un des chefs-d'œuvre du cinéma surréaliste, *La Coquille et le clergymen* (1927), sur un scénario d'Antonin Artaud, qui fit scandale lors de sa sortie car renié par le mouvement surréaliste. Cepen-

dant, à sa contribution en tant qu'artisane du 7<sup>e</sup> Art doit être ajoutée son œuvre de théoricienne que l'on redécouvre depuis quelques années avec la publication de ses écrits. Dès le début des années 1920, Dulac donnait de très nombreuses conférences et classes de maître à différents types de publics, de néophytes aux techniciens du film en passant par les cercles de réflexion féministe. Elle théorisa sa pratique cinématographique et la partageait, dans un souci de former une nouvelle génération de réalisateurs et de critiques cinématographiques. Dulac croyait notamment aux vertus éducatives du cinéma et à son potentiel fédérateur, elle disait à ce propos : « On voit quel merveilleux instrument est celui qui peut faire comprendre à des milliers d'individus, un même soir dans l'univers, une civilisation, une

pensée, un idéal ». Saluée par ses contemporains (Abel Gance, Marcel L'Herbier, Louis Delluc), Germaine Dulac et son œuvre restent aujourd'hui encore peu connues, bien que la cinéaste d'origine amiénoise soit considérée par les historiens du monde entier comme l'une des pionnières du cinéma •

**POUR ALLER PLUS LOIN**

– *Dulac Germaine, Colson-Malleville Marie-Anne, Qu'est-ce que le cinéma?*, éd. Clément Lafite & Tami Williams, Paris : Light Cone Éditions, 2019

– *Dulac Germaine, Écrits sur le cinéma : 1919-1937*, éd. Prosper Hillairet, Paris : Paris expérimental, 1994

– *Williams, Tami, Germaine Dulac: A Cinema of Sensations*, University of Illinois Press, 2014.



• Laurence Mercier dans *La rumeur*

## LE TOURNAGE DE LA RUMEUR

/PAR JEAN-PIERRE GARCIA

1975 : Le tournage d'une fiction manquait à notre panoplie de jeunes cinéphiles amiénois. Nous avons créé une revue, organisé des séances d'art et essai dans un cinéma indépendant de la ville, mené à bien plusieurs rétrospectives... à force de tourner autour du pot, nous parvînmes à tomber dedans ! La surprise nous vint du MRAP. Je rencontrai à Paris, Marcel Trillat, journaliste connu pour son travail d'enquête dans la fameuse émission Cinq colonnes à la Une. Il venait de se voir confier, dans le cadre d'une série de sujets (sous la direction de l'écrivain Miguel del Castillo) la réalisation d'une fiction autour

des rumeurs antisémites qui, en 1970 et 1971 frappèrent Orléans puis Amiens. Marcel Trillat, convaincu par le dynamisme du comité d'Amiens du Mrap et de l'équipe de Ciné Critique, débarqua sur Amiens avec le réalisateur Michel Pamart et commença son enquête. C'était le principe de cette série : s'appuyer sur le réel, tant en termes d'histoire que de personnages, utiliser des comédiens issus du cru qui se mêleraient à des professionnels. Le film au départ devait faire une cinquantaine de minutes, mais les besoins du créneau de diffusion (Les Dossiers de l'Écran) le ramenèrent à une quarantaine de minutes. L'objet : déconstruire cette rumeur qui accusait les commerçants juifs de pratiquer la traite des blanches (à savoir, kidnapper des jeunes filles et de les fournir à des bordels en Argentine).

Marcel Trillat déclare : « Nous sommes arrivés les mains dans les poches. En 1975, une vraie chape de plomb pesait sur la ville à propos des ces événements. C'était une forme d'omerta — à la sauce picarde. Avec l'aide de la bande du

MRAP et de Ciné Critique, nous avons pu rencontrer « les acteurs » de cette histoire. Nous avons tout situé autour d'un personnage de journaliste du Courrier Picard, mis au fait de cette rumeur par sa compagne de l'époque, une jeune femme employée à l'état civil de la Ville d'Amiens. Dans le film comme tout au long de notre enquête, nous avons rencontré les « protagonistes involontaires » de cette affaire. À savoir les commerçants accusés de faire disparaître des jeunes filles... et en particulier celui qui tenait le magasin de fringues pour jeunes « Le Liberty ». Dans le film ce fut François Direck qui tenait le rôle de ce commerçant. Je tenais quant à moi un rôle de composition (facile) celui de journaliste d'investigation (même si à l'époque on n'utilisait pas cette expression) ».

Grâce à nos divers contacts dans le domaine de la culture ou de la presse locales, auprès de la Mairie d'Amiens, il nous fut facile d'obtenir les rendez-vous nécessaires et pour l'enquête et pour le tournage. Certains d'entre nous devinrent assistants à la régie du film, d'autres cherchèrent des décors naturels, favorisèrent le tournage dans les autobus de la ville ; tenir des petits rôles ou être figurants firent partie de notre soutien « logistique » au film tourné en caméra 16mm. Pascal Pouillot, alors étudiant en droit devint le fameux assistant à la régie. La scène d'ouverture au cours de laquelle on voit une jeune fille prise de panique, s'échapper d'une cabine d'essayage, scène courte, mais d'une grande intensité, fut confiée à Laurence Mercier l'une de nos amies de Ciné Critique. Elle n'avait jamais osé imaginer qu'elle tiendrait un tel rôle. Michèle Roucoux (militante antiraciste), quant à elle, se faisait colporteuse de ragots et de rumeurs antisémites. D'autres rôles plus modestes furent attribués ici et là : Jean-Pierre Bergeon fut filmé aux côtés de Francine Colas dans un

autobus (scène coupée au montage), Pascal Pouillot dans le rôle d'un jeune homme qui interdit à sa fiancée de retourner travailler chez des commerçants pratiquant la traite des blanches ; moi-même dans le rôle d'un militant antiraciste qui manifestait dans la rue...

Ce film vaut aujourd'hui en tant que témoignage sur les rumeurs antisémites et le processus qui y conduisait ; il constitue aussi une chronique fort riche de la ville d'Amiens au milieu des années soixante-dix : tant au point de vue humain que du paysage urbain. Pour mémoire, ce film est le seul document existant aujourd'hui dans lequel on voit les anciens locaux du Courrier Picard, en particulier son imprimerie et ses énormes rotatives en action.

Le film fut diffusé aux Dossiers de l'Écran, ce qui lui permit d'atteindre une fort belle audience en termes de public.

D'autres films seront tournés à Amiens au fil des ans. On aura l'occasion avec Jean Pierre Marcos de revenir sur ces tournages et notamment aux films qui ont été tournés dans le cirque ou dans des lieux culturels d'Amiens avec Jeanne Labrunne, Federico Fellini, Raphaëlle Billetdoux, Jean Jacques Beinex, Nico Papatakis, Delphine Gleize, Tony Gatlif entre autres •

**LA RUMEUR DE MICHEL PAMART**

1976, France, 40 minutes

RÉALISATEUR Michel Pamart

SCÉNARIO Marcel Trillat et Michel Pamart.

AVEC François Dyrek (Mr Simon), Catherine Laborde (Roselyne), Anne Bellec (Maryse), Marcel Trillat (le journaliste), Dominique Clément (Mme Simon), Bernard Dumaine (le rédacteur en chef), Yves Elliot (l'inspecteur de police), Van Doude (Mr Duquesne), François Petriat (un commerçant)...

PRODUCTION Antenne 2, SFP-accessible en Archives INA.

## **Films tournés à Amiens**

- 1946** *Jericho* de Henri Calef avec Pierre Brasseur (prison d'Amiens)
- 1949** *Au revoir Monsieur Grock* de Pierre Billon (cirque Jules Verne)
- 1959** *La tête contre les murs* de Georges Franju avec Pierre Brasseur et Jean Pierre Mocky (hôpital Philippe Pinel)
- 1971** *Les Clowns* de Federico Fellini (cirque Jules Verne)
- 1973** *La Rose de fer* de Jean Rollin avec Françoise Pascal (cimetière de la Madeleine)
- 1976** *La Rumeur* de Marcel Trillat et Marcel Pamart (centre-ville d'Amiens)
- 1978** *Fenêtres* de Jeanne Labrune avec Maurice Garrel (quartier St-leu et Hortillonnages)
- 1980** *La femme enfant* de Raphaëlle Billetdoux avec Klaus Kinski et Pénélope Palmer (conservatoire d'Amiens)
- 1989** *Roselyne et les lions* de Jean-Jacques Beineix avec Isabelle Pasco (cirque Jules Verne)
- 1990** *Les Équilibristes* de Nikos Papatakis avec Michel Piccoli (Cirque Jules Verne)
- 1997** *Arlette* de Claude Zidi avec Josiane Balasko et Christophe Lambert
- 1998** *Je suis né d'une cigogne* de Tony Gatlif avec Romain Duris, Rona Hartner et Yakoub Abdelatif (cinéma Le Régent)
- 1994** *Sister my Sister* de Nancy Meckler avec Julie Walters (Parc de la Hotoie et rue Lemerchier)
- 2000** *Elle et Lui* de Sophie Blondi avec Guillaume Depardieu (tour Perret)
- 2000** *Confort Moderne* de Dominique Choisy avec Valérie Mairesse et Nathalie Richard
- 2002** *Paris selon Moussa* de Cheick Doukouré avec Mariam Kaba, Elisabeth Vitali participation de Sylviane Fessier (église St Rémy, Le Hangar, La Maison de la Culture)
- 2002** *Carnage* de Delphine Glaize avec Chiara Mastroianni (cirque Jules Verne)
- 2005** *Carmen* de Jean-Pierre Limosin avec Jean-Baptiste Thierree et Natacha Regnier (Zoo d'Amiens)
- 2008** *Louise Michel* de Gustave Kerven et Benoit Delepine avec Yolande Moreau
- 2008** *Française* de Souad El Bouhati avec Hafsia Herzi
- 2009** *Ricky* de François Ozon avec Sergi López
- 2010** *Copacabana* de Marc Fitoussi avec Isabelle Huppert (bar la Coupole cirque Jules Verne)
- 2011** *Fraises des bois* de Dominique Choisy avec Nathalie Richard Jean-Michel Noirey Julien Lambert, Juliette Damien
- 2013** *La Tête la Première* d'Amélie Van Elmb
- 2016** *Djambar, Sembene l'insoumis* d'Eric Bodoule Sosso
- 2019** *Ma vie avec James Dean* de Dominique Choisy avec Nathalie Richard, Nathalie Richard, Yannick Becquelin
- 2019** *Jeanne* de Bruno Dumont avec Christophe (Cathédrale)
- 2019** *Jusqu'à l'os* de Sébastien Betbeder, avec Usé

***Si vous souhaitez nous faire part d'un souvenir de festival ou de cinéma à  
Amiens, n'hésitez pas à nous les faire parvenir à l'adresse suivante :  
[alexandre.levaray@gmail.com](mailto:alexandre.levaray@gmail.com)***

*Nous en publierons une sélection dans le troisième et le quatrième numéro de ce journal.*

# CONTINUER ENSEMBLE À TISSER LES MONDES

Cette édition célébrera autour de son amour du cinéma, son 40<sup>e</sup> anniversaire dans des circonstances si particulières. La programmation sera fidèle aux objectifs de ses fondateurs qui ont voulu que ce Festival soit un lieu de rencontres, de découvertes et d'échanges ouvert sur le monde.

La préparation de l'édition 2020 en pleine crise du COVID-19, nous oblige à nous adapter aux nouvelles contraintes induites par la pandémie (annulation de festivals, reprogrammation de marchés de films, suppression des voyages internationaux, etc.) et à nous projeter malgré tout en avant avec toute l'incertitude de la situation. Nous faisons donc le choix de réduire la programmation quantitativement et de privilégier, notre passion pour le cinéma en salles. Point de virtuel! La section compétitive rassemble des films inédits en collaboration avec les festivals **Cinélatino de Toulouse**, **La Rochelle Cinéma**, **Ciné du réel**. Une manière pour nous d'être solidaires avec ces manifestations qui n'ont pas pu avoir lieu.

Nous inviterons des cinéastes qui ont marqué l'histoire de notre festival. **Rachid Bouchareb** qui après avoir reçu le Grand Prix en 1985 pour son premier long-métrage *Bâton Rouge*, viendra pour une carte blanche, partager avec le public ses propres réalisations, productions et les films qui lui ont donné envie de cinéma.

**Jacques Perrin** dont le parcours passionnant est celui d'un jeune premier du cinéma devenu producteur par nécessité, puis réalisateur. Un homme de passion et de curiosité pour qui « le cinéma précise le regard qu'on a sur les choses ».

***Parce que plus que  
jamais les valeurs qui  
ont fondé le FIFAM,  
l'ouverture vers  
l'autre, résonnent en  
chacun de nous [...]***

La comédienne **Macha Meril** mènera une discussion autour des cinéastes qui ont marqué sa carrière Jean-Luc Godard, Guy Gilles ou Robert Enrico.

En plus de ces invités prestigieux, la section anniversaire reviendra sur les longs-métrages marquants de ces quarante années de festival. Un panorama riche et varié, à l'image de ce que le FIFAM est, celui d'un cinéma que l'on continuera de défendre. Sans oublier un hommage à **Michel Piccoli** en collaboration avec le Festival La Rochelle cinéma et les Cahiers du cinéma. Piccoli séducteur, manipulateur, trouble et ambigu, farceur et tapageur, cocasse et fantasque. Un homme qui n'est jamais là où on l'attend, qui a toujours voulu surprendre et bousculer comme le dit le réalisateur Yves Jeuland.

Parce que plus que jamais les valeurs qui ont fondé le FIFAM, l'ouverture vers l'autre, résonnent en chacun de nous. 40 ans d'engagement, au service des auteurs et de leurs œuvres que nous célébrerons tous ensemble.

**Annouchka de Andrade**, Directrice artistique du Festival.



FESTIVAL  
INTERNATIONAL  
DU FILM D'AMIENS

